

Promotion 7

2009-2012





« Tu aimes raconter des histoires vraies, non ? », m'a-t-il demandé. Et j'ai répondu : « Oui, j'aime raconter des histoires qui sont vraies. » — Alors, il m'a demandé : « Une fois que tu en auras fini avec tes histoires vraies, pourquoi n'essaierais-tu pas, un jour, d'inventer une histoire et les personnages qui iraient avec ? C'est seulement comme ça que tu comprendras ce qui s'est passé et pourquoi. »

Norman Maclean



Ambre Kahan
page 6-7



Duncan Evennou
page 8-9



Marie Thomas
page 10-11



Romain Brosseau
page 12-13



Simon Gauchet
page 14-15



Yann Lefeivre
page 16-17



Marina Keltchewsky
page 18-19



Thomas Pasquelin
page 20-21



Anaïs Müller
page 22-23



François-Xavier Phan
page 48-49



Nathan Bernat
page 50-51



Sara Amrous
page 52-53



Tristan Rothhut
page 54-55



Karine Piveteau
page 56-57



Mi Hwa Pyo
page 58-59



Ophélie Maxo
page 60-61

Ambre Kahan

Je suis nombreux.

S'il ne me fallait qu'un mot ce serait désaxée.

En l'espace de trois ans, il y a trois personnes qui se détachent en moi, le spectateur, l'acteur et la metteuse en scène. Et ce sont trois regards différents. Ce que j'ai envie de faire, en tant que metteuse en scène est très loin de ce que j'ai envie de faire en tant qu'actrice qui est très loin de ce que j'aime regarder au théâtre. Pour moi être actrice, c'est être tout ce que je rêve d'être, et être metteuse en scène c'est être tout ce que je ne serai jamais, parce que je me débarrasse de mon enveloppe. On ne peut pas faire autrement qu'avec son corps, son ADN sur un plateau.

Ici j'ai été réellement éloignée de mon but. Devenir un « Grand Acteur ». Ici j'ai découvert ce que pouvait être le théâtre.

« On joue à celui qui arrive à survivre » dit Tarkos. Et c'est ce qui nous attend. Comment rester joueur, car il est vital d'être bon joueur pour être un joueur heureux. J'aimerais être en mesure de faire des choix, quitte à ne pas pratiquer le théâtre. J'aimerais préserver cette précieuse joie de jouer ce jeu si dangereux. Préserver ce frisson.

Théâtre pur.

Vassiliev a été pour moi la première grande porte à ouvrir. Quand j'ai « ouvert » Vassiliev, j'ai vu que je ne connaissais rien. Et derrière cette porte il y avait Valérie Dréville, Stanislas Nordey.

Face à ce choc est née la nécessité de voir le théâtre comme une recherche. D'éprouver cette recherche, et il n'y a qu'un endroit pour cela, l'école.

L'école comme espace de « théâtre pur ».

J'ai l'intuition que ça n'est pas nécessairement le cas dans le vrai monde. Je me prépare au désenchantement avec courage !

Berlin, le réveil.

Quelque chose a eu lieu cette année à Berlin, ce n'était pas l'école, justement, c'était le festival FIND où nous étions invités. C'était une transe collective. Je n'y crois pas d'habitude, aux transes, à cette possibilité-là, enfin, c'est quelque chose qui m'était inconnu avant de le traverser.

Je suis quelqu'un qui n'aime pas trop les groupes, les foules, je suis plutôt angoissée dès qu'il y a plus de monde, 16 c'est beaucoup pour moi, le nombre me fait peur et là nous étions 60. Ce jour-là on était avec Grazina Dilag, polonaise, qui gérait l'atelier « transmission de Grotowski ».

Et il y a eu une bascule.

On faisait un exercice avec des chaises où la chaise est ton amie, puis ton ennemie, puis la liberté. Je trouve l'intitulé assez désuet. Cela faisait 3h qu'on était ensemble, nous étions avec des polonais, des allemands, d'autres français et des palestiniens. C'était très physique. Quand Grazina a parlé de la liberté, d'un seul coup le monde est entré dans la salle, on pleurait tous, on criait, on riait en même temps, je crois qu'on ne savait plus ce qui nous traversait, on a fait un totem avec la trentaine de chaises, on a mit Grazina au milieu, on dansait, les hommes se sont mit à moitié nus, tout été possible, ce n'était plus du théâtre, je ne sais pas ce que c'était, mais quelqu'un aurait ouvert les portes que nous serions allés dans la rue pour faire une révolution. C'est cette sensation-là que, oui...

Un moment, un des camarades palestiniens, au mot liberté, est monté sur la chaise pour en sauter, comme pour un suicide, parce que pour lui la seule possibilité, la seule issue offerte est la mort - à la différence qu'il s'agit là de la mort au théâtre, c'est donc qu'il a trouvé une autre issue. Je n'avais jamais entendu le mot « liberté » avant. Je ne l'avais jamais ressenti.

Maintenant je sens les effets secondaires.

C'étaient les dernières cloisons toxiques qui tombaient.

Un simple « exercice »...

Ça a fait écho à tout le réveil en amont. La troisième année il y a des choses qui peuvent s'accélérer, là en 10 minutes, non seulement ça peut s'accélérer, mais cela est aussi irréversible.

J'ai l'impression que chaque réveil est irréversible.

Maintenant on ne peut plus s'endormir.

On ne peut pas faire autrement que voir et faire avec.

Cette école c'est aussi ça, faire des rencontres comme celles là... Nous emmener ailleurs...



Get Out Of My Garden

C'est lorsque j'ai pu mettre en scène une carte blanche que le voyage fut bouclé.

Lors de ce voyage je me suis trouvée. Et cette rencontre a pacifié tout mon travail.

Le protocole pour construire ce projet à sa spécificité.

Les acteurs avaient en leurs mains un corpus de textes de Tarkos.

Ainsi qu'une chanson de Dalida, et un texte écrit par eux sous forme de remerciements.

De mon côté, l'espace était déjà construit... Toute la structure était prête à accueillir les acteurs.

Le son était prêt lui aussi, avant de démarrer les répétitions.

Ce dernier était primordial, puisqu'il déterminait la durée du spectacle ainsi que la structure dramaturgique.

La pièce sonore était là... La question était comment cohabiter avec elle.

Les costumes aussi (donc le dessin des créatures).

La lumière quant à elle, avait juste sa structure de base. Elle n'a eu de cesse de se chercher durant le travail... En improvisation avec les acteurs, en dialogue avec eux.

Le plateau...

Le principe des répétitions était un temps assez court par jour. Mais un temps plein.

Une répétition était traitée comme une représentation. Une « traversée ».

Une traversée c'est partir avec son sac à dos mais revenir plein de souvenirs. Je suis partie du postulat d'Yves Delnord.

Il explique en tant qu'entraîneur sportif, qu'avant toutes performances, une préparation inhabituelle, même de grande qualité, engendre une anxiété qui ne permet pas au performeur de bénéficier de sa préparation.

Je me vois plus comme un entraîneur (celui qui aide l'autre à sauter mais qui ne peut pas sauter pour l'autre) que comme un metteur en scène.

Cela m'amène à la deuxième raison.

Je ne voulais pas intervenir pendant les répétitions. En tout cas pas directement et surtout pas vocalement.

Déjà parce que j'estime que le plateau, une fois préparé (je reviendrai sur toutes les préparations en question) n'est plus mon territoire. Et pour qu'il soit complètement celui de l'acteur, je ne dois pas y pénétrer.

J'aime quand on a l'impression que l'acteur est chez lui. « Chez lui » ne voulant pas dire à la cool, non, « Chez lui » peut être un espace dangereux, chaotique... J'aime que ce soit son espace mental.

Au final, l'acteur sait mieux que quiconque ce qu'il a à faire.

J'ai organisé cette prise de pouvoir.

Et nous sommes tous devenus complices.

Une question revenait souvent de la part des acteurs :

Est-ce que tu sais à quoi va ressembler ce spectacle ?

Comment leur dire que je savais exactement où on allait, mais que je ne le verrai éclore qu'à travers leur recherche. Et que, oui, ce serait un spectacle avec, à l'arrivée, assez peu de textes, beaucoup d'actions physiques, avec une vraie histoire, entremêlée de mondes.

J'aime ce qui grince. Quand on ne sait jamais comment se situer face à ce qu'on voit.

Toujours un petit quelque chose qui dérange. Joyeusement. Un joyeux grain de sable, de folie. Ne pas être confortables tous ensemble, mais faire l'effort de nous rencontrer...

Finir en Italie.

Sous l'orage de la sorcière italienne, nous avons écouté. Un mois passé à apprendre à écouter. Et cette belle sorcière nous a dit :

« Le corps est opaque, seule la blessure peut faire entrer la lumière, c'est pourquoi il faut parler comme des couteaux »



Duncan Evennou



Aujourd’hui je recolle les morceaux. Bras, jambes, tête, épaules. Je rassemble mes parties. Je les unifie afin d’être un tout et non plus seulement des fragments de moi-même.

Je me fédère.

C’est comme ça que je vois le comédien. L’acteur au présent. Car le premier geste au plateau est celui qui va conditionner tout le reste de la pièce. En fonction de la dynamique de départ. Je traversais alors le plateau dans un seul et même grand mouvement. Sans interruption. D’un seul trait. Comme un coup de crayon.

Piccoli. Dans Minetti. Une impression que je ne comprends que depuis peu. Il avance avec son grand manteau. D’un pas lourd et traînant. Et durant toute la pièce, il suivra cette grande trajectoire qu’il a commencé à tracer dès le premier pas. Les téléphones sonnent, viennent perturber sa courbe, il lui suffit de ralentir la cadence, attendre que la chose passe, et reprendre sa vitesse de croisière à partir de là où il l’avait pausée.

« Cette personne qui danse s’enferme, en quelque sorte, dans une durée qu’elle engendre ».

Valéry

Je veux pouvoir créer du temps. Un jour…

Atelier de Danse avec Julia Cima
Avril 2011



A priori, c’est une œuvre de l’esquisse. Tu sais, le genre griffonnage. Quand j’étais petit, je me souviens d’un père qui apprenait à son fils la gravure, la technique de la fonte à cire perdue et l’odeur du plâtre dans le four. Et jamais je n’étais foutu de faire un coloriage avec les traits dans le même sens. Pourtant je désirais sérieusement faire ce hibou à Aix-en-Provence, ou de mémoire, refaire la tête d’une reine égyptienne. Et j’ai toujours aimé le trait du croquis. De l’esquisse. Je trouvais le dessin plus intéressant que le tableau final. Voir la chose naître. Voir comment le trait se cherchait. Un peu plus chaque jour. Un peu plus précisément. J’aime le bazar du papier. L’étalage de la feuille sur le plan de travail. J’aime le grillage adoptant la forme. Le crayon qui passe et repasse sur la même ligne… J’aime les couleurs grasses et la feuille de brouillon qui est froissée. Ça a de la gueule quoi. C’est un peu ça aussi ici.

Le corps œuvre d’art

Une prise de conscience soudaine sur la façon de regarder les sculptures et tableaux. Après avoir fait toute une série d’exercices au musée des beaux arts de Rennes, j’ai remarqué à quel point je n’avais rien compris des positions du corps dans l’art. En prenant la posture de Samson mettant le feu aux champs des philistins, j’observais que la gestuelle n’était pas du tout naturelle. Qu’elle était douloureuse à tenir et pourtant elle me paraissait plus vivante que nature.

Un corps naturel. Ça ne raconte rien. Ce n’est pas vivant. C’est mou. Finies les positions sans effort. Il faut que le corps soit en contrainte, qu’il tienne des positions qui le déplacent de son endroit d’habitude. Il faut absolument quitter les habitus du corps ! Concevoir le corps de l’acteur comme une œuvre d’art au plateau.

Je suis allé à la maison de Balzac il y a quelques jours, pour voir une exposition très belle de Louise Bourgeois sur Eugénie Grandet, mais mon attention s’est surtout arrêtée sur les esquisses et gravures des personnages de *«La comédie humaine»*. Je me suis amusé à en reprendre un certain nombre pour trouver les endroits de tensions et de déplacements. C’est là que j’ai retrouvé cette phrase qui exprime très bien ce que j’ai pu découvrir.

«La mission de l’art n’est pas de copier la nature, mais de l’exprimer ! {...} Autrement, un sculpteur serait quitte de tous ses travaux en moulant une femme!

Hé bien, essaie de mouler la main de ta maîtresse et de la poser devant toi, tu trouveras un horrible cadavre sans aucune ressemblance, et tu seras forcé d’aller trouver le ciseau de l’homme qui, sans te la copier exactement, t’en figurera le mouvement et la vie. Nous avons à saisir l’esprit, l’âme, la physionomie des choses et des êtres. {...} Ni le peintre, ni le poète, ni le sculpteur ne doivent séparer l’effet de la cause qui sont invinciblement l’un dans l’autre !»

Balzac. Le chef d’œuvre inconnu.

Janvier 2011. Semaine de travail autonome



Parvenir à déporter son attention de ce que l’on doit faire. Être à autre chose pour laisser surgir. Comme la main qui glisse le long d’une poutre. Je m’attache à la sensation de l’irrégularité du bois sous la paume de ma main et non sur le texte que je suis en train de dire. Le texte surgit d’une sensation provenant d’un ailleurs. Une dissociation.

_ Juin 2011. Répétitions avec Christine Letailleur

Mars 2010

Bruno Meyssat me demande de traverser l’espace qui me sépare de la chaise en une minute. Par souci d’exactitude, je divise l’espace en quatre tronçons égaux qu’il me faudra atteindre chacun en quinze secondes.

Premier passage:

A _____(1)_____(2)_____(3)_____ B
 15s 15s 15s 15s
=====> 1m03s

Je marche et compte. Arrive avec un résultat d’une minute et trois secondes.

Bruno «Tu as compté ?»
Duncan «Bah oui. Evidemment.»
Bruno «Arrêtes de compter»

Deuxième passage :
Ne compte plus

A «Oh Merde» ? «J’en suis où là?» ? «J’en suis à quoi là?» B
====> Ai dû faire plus d’une minute quarante à mon deuxième passage.

Deux ans plus tard, je croise Claudia Castellucci à la Raffaello Sanzio. Elle me plante la gueule dans Bergson.

«Couramment, quand nous parlons du temps, nous pensons à la mesure de la durée, et non pas à la durée même. Mais cette durée, que la science élimine, qu’il est difficile de concevoir et d’exprimer, on la sent et on la vit. Si nous cherchions ce qu’elle est ? Comment apparaîtrait-elle à une conscience qui ne voudrait que la voir sans la mesurer, qui la saisirait alors sans l’arrêter, qui se prendrait enfin elle-même pour objet, et qui, spectatrice et actrice, spontanée et réfléchie, rapprocherait jusqu’à les faire coïncider ensemble l’attention qui se fixe et le temps qui fuit ?»

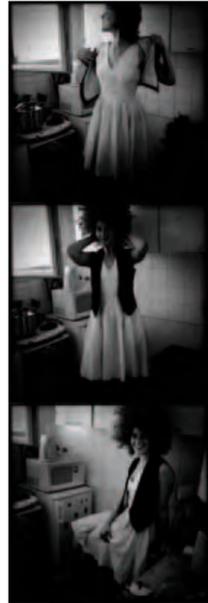
La superposition. Ou quand l’acteur déplace son attention.

«Il y a des années, quand j’apprenais À conduire une auto, mon moniteur Me faisait fumer un cigare, et quand - Dans un embouteillage ou un virage brutal - Je le laissais éteindre, il me chassait du volant. Il Racontait aussi des blagues, pendant la leçon, et quand, Trop occupé à conduire, j’en oubliais de rire, il me reprenait Le volant. «Je ne me sens pas en sécurité, disait-il, Moi, le passager, j’ai peur quand je vois Que le conducteur est trop occupé À conduire»

Depuis, quand je travaille, Je veille à ne pas trop m’absorber dans mon travail. Je m’occupe des mille riens qui m’entourent, Souvent j’interromps mon travail, pour faire Un brin de Causette. J’ai perdu l’habitude de conduire trop vite, Trop vite pour pouvoir fumer. Je pense au passager.»

Brecht

Marie Thomas



Lettre à moi-même, jeune actrice

Ces choses que tu as entendues des Maîtres
que peu à peu tu as reconnues,
que seulement tu commences à prendre avec toi,
que tu te reformules aujourd'hui
tes illuminations à retardement –

LA TENTATIVE

La chose la plus importante qu'une école ait à enseigner, le théâtre te l'a indiquée :
Travailler pour le processus et non pour le résultat. L'endroit le plus créateur se situe
au cours du chemin *en train* de se tracer, et qui tend *vers* –.
Pour l'acteur, le chemin, c'est **la tentative offerte à tous les yeux**.

Une image... ton grand-père à l'établi, fabriquant un petit bureau en bois pour ton frère ; il rabotait, et
tu l'observais, je ne sais pas s'il te voyait, peut-être profitait-il de ton regard comme tu profitais de son
geste... Son occupation était ce qui vous faisait être ensemble.
Il sortait un peu la langue pour se concentrer.

L'acteur aussi construit – il observe, ajuste, rectifie, réagit, heureux de la liberté qu'il se donne de tenter,
sans cesse, inlassablement, devant d'autres.
Chercher ça. L'acteur-atelier. Quelque chose comme ça.

LE RISQUE

Tu le sais bien : pour que ta proposition d'acteur soit entière, il faut en finir avec la mauvaise peur : celle
de ne pas réussir ; en fait, de ne pas satisfaire au désir de l'autre.

Une petite clé de Roland Fichet : *«Devenir acteur de ses désirs»* – un grand chantier.

Posée dans tes carnets dès les premiers mois de l'école, elle ne t'a pas quitté jusqu'à aujourd'hui.

Elle évoque le courage, au plateau comme dans la vie, de n'être ni dans l'attente ni dans la soumission au
projet de l'autre, mais dans le dialogue :

répondre à une proposition qu'on te fait par une proposition que tu fais ;
voir si ça produit des échos, si ça ouvre des pistes.

Si le geste est porteur de sens pour toi, l'enjeu n'est plus celui de réussir.

La prise de risque devient possible. Elle est entre tes mains, elle ne regarde que toi (ne dépend que de ce
que **tu as décidé d'oser** – *«Ose le penser»* dit Stanislas Nordey). Elle est ton secret et ta liberté.

Le spectateur a, d'ailleurs, lui aussi, en partage, ce travail à faire, ce plaisir à prendre.

Un moment important... Ton récital de poèmes d'Emily Dickinson.

La pensée filait, aiguë, entre les mots, les spectateurs et toi.

Ta liberté était une certitude qui dépassait toute volonté de bien faire.

Le jeu ! Le jeu que tu te proposais était celui d'une fildefériste ; et tu en avais le calme et la malice.

*«J'aime l'air de l'Agonie,
Parce que je sais qu'il est vrai –
On ne feint pas les Spasmes,
On ne simule pas les Affres –
Les yeux se glacent – c'est ça la mort
Impossible d'imiter
Ces grosses Perles sur le Front
Par l'Angoisse – enfilées».*

Emily Dickinson

LE VIDE

Les répétitions servent à avoir la tête légère pendant la représentation. Je cite Lacan pour dire à l'acteur-toi, que c'est
toujours la légèreté qui donne les belles surprises – ta vie se fraye subrepticement un passage là où tu ne l'avais pas prévu :
«L'esprit peut être compris comme cette poussée à annuler (pulsion de mort) tout ce qui a déjà été su, déjà acquis,
pour donner sa chance au surgissement vivant de l'inédit (pulsion de vie)»

Tire le fil entre tes penseurs de théâtre pour formuler une vibration de l'art de l'acteur.
Va et vient entre réflexion et expérience, pensée toujours réactivée par le travail de plateau avec Stanislas Nordey :
Entre Claude Régy, Didier-Georges Gabily, Carmelo Bene et François Tanguy.
Ils parlent de ce vide nécessaire à la vie et à l'acteur. Chacun à leur façon.
«Le silence, comme toute passivité, comme le vide, est créateur. Il est énergétique» écrit Régy.

L'écriture de Gabily s'est attachée à toi par accident :
Violences, avalé en une nuit suite à une erreur dans le choix de ta scène de concours.
La Ravie t'est, dirais-je, tombé dans la tête et tu es entrée dans l'école. Puis la Ravie encore, pour la carte blanche de fin de
deuxième année.

Puis À tout va lors d'un atelier avec Nadia Xerri L.
L'écriture de Gabily déjette l'acteur pour se sauver en même temps qu'elle sauve l'acteur qui se jette.

Découverte importante : Carmelo Bene, un acteur-trou noir.
Notre Dame des Turcs et sa préface de Jean-Paul Manganaro : «L'acteur doit être, en même temps, tel un nouvel Héliogabale,
son propre démiurge, et sa propre ruine, son passé et son devenir » écrit-il.

«S'ôter de scène », dit Bene ; «entrer pour sortir », dit Tanguy.
L'acteur du Radeau efface les codes, évide les évidences, trébuche sur les mots, déçoit les attentes.

Quelques façons de creuser ton propre vide. D'excaver.

À la pelleuse ou à la brosse à dent.



LE GROUPE

Sûrement tes forces n'y suffiront pas.
Pour atteindre le Beau ; pour déplacer le Point de vue. Pour créer vraiment.

Mais un groupe (même de deux !). Un groupe ! C'est la démultiplication des forces de chacun.
Tu as vu dans les mouvements populaires du «printemps arabe» la force d'un groupe quand il est mu par une nécessité
commune ; par un objectif si concret que l'action se passe de mots.
Un groupe qui naît de l'utopie de chacun devient un état de fait incontournable. Il se forme, devient mouvement, puis fait
Histoire. Ensuite seulement il se pense, il se raconte.
Chaque projet est une utopie :
un combat perdu d'avance que pas un instant on ne doute de gagner.

L'intérêt, c'est la matière supplémentaire qui naît dans les entre-deux d'un groupe. Cette matière est créée par frottement ;
par raclement des bords entre-nous. Par sublimation.

C'est très concret : rappelle-toi, comment tes incapacités, et celles de chacun, les doutes et l'absence d'idée géniale de
chacun souvent se sont transformées en action vivante de plateau.
Le travail d'improvisation le montre parfaitement, et ton amour pour Alain Bashung est une création collective. Osez, Osez !

Romain Brosseau

Où j'en suis, aujourd'hui.

« *Le théâtre
n'est pas le pays du réel [...]
Pourtant c'est le pays du vrai,
des cœurs humains dans la salle* »

Victor Hugo

Un **Choix** a été fait : celui d'être acteur. Aujourd'hui, à la sortie de cette formation, j'en ai vu beaucoup et il en reste à voir encore. Curieux, affamé de nouveautés, je sors d'un apprentissage qui ne m'a pas donné une vision unique du théâtre, mais qui m'a guidé afin de mieux savoir qui je suis et quel est mon regard sur cet art et sa place dans le monde actuel. Il n'y a pas eu transformation, mais un retour à l'essentiel pour faire théâtre, le mien, avec sincérité, sinon ça n'en vaut pas la peine.

Comprendre profondément son **Identité**. C'est-à-dire ce qui ne bougera pas, ce qui est ancré en moi.

Qui suis-je?

JE M'APPELLE ROMAIN BROSSEAU, JE MESURE 1M87. JE PÈSE ENTRE 90 ET 95 KG. J'AI BEAUCOUP DE POILS ET ILS SONT BRUNS. UNE VOIX PLEINE ET GRAVE. JE SUIS NÉ DANS UN VILLAGE D'UN MILLIER D'HABITANTS DANS UN DÉPARTEMENT QU'UN FRANÇAIS SUR DIX SAURAIT PLACER SUR UNE CARTE. JE SAIS TOUT ÇA, FAIS AVEC ET EN FONCTION. TOUT CELA JE LE PORTE DEPUIS 24 ANS.

« *mon corps, ses membres géants et majestueux. il est le fil sur lequel se joue la guerre entre un homme et une femme. ma chair souple supplie ses héros d'un jour, ses tyrans d'une nuit de ne pas se laisser envoûter. si les mains de l'un triomphaient de l'autre monotonie de l'existence exorcisée* »

-Origines et Fatum- texte écrit en 2011

Qui est poète?

EN TOUS CAS, JE BOULEVERSE LE MOT ET LE RYTHME POUR QUE SE RÉVÈLENT SENSATIONS ET ÉMOTIONS. AVEC MA SENSIBILITÉ, AVEC CE QU'ELLE A DE PLUS MAGNIFIQUE ET DE PLUS RÉPUGNANT. MES FANTASMES ET MES PEURS. JE SONDE «LA PLUS PETITE DIMENSION DE MOI-MÊME», BRECHT, POUR INTERROGER MON RAPPORT AU MONDE, AUX SYSTÈMES QUE LES PLUS PUISSANTS LUI IMPOSENT ET ESSAYER DE COMPRENDRE QU'ELLE PEUT ÊTRE MA RÉACTION, MA RÉPONSE À CE MONDE-LÀ.

« *pour être poète, il faut avoir du temps : bien des heures de solitude, seul moyen pour que quelque chose se forme; vice, liberté, pour donner style au chaos.* »

- Pier Paolo Pasolini -

Face à la solitude à laquelle l'acteur doit se confronter pour puiser profondément et maîtriser solidement son art, quelle joie immense de te retrouver ensuite, compagnon! Que tu sois acteur à mes côtés, public anonyme ou autre, c'est à toi que je parle. C'est toujours ce vers quoi nous allons : pour être **Ensemble**. C'est ce qui me fonde et dirigera mon action, au sortir de cette école.



J'ai pu le voir en rencontrant des lieux comme la Fonderie, au Mans, et ceux qui les peuplent. Ces rêves de théâtre exigent l'engagement de vies qui ont peut-être tout donné pour y parvenir. (Suis-je prêt à tout donner ?) Dans mon théâtre, on se parle vraiment, on se touche vraiment, on pense ensemble. Je désire faire la route avec des alliés, ceux qui m'ont accompagné ces dernières années (la Fratrie); et avec d'autres, que je vais retrouver ou rencontrer.



Je crois en l'acteur comme écrivain, qui compose la partition, manipule les volumes et les couleurs, se dévoile toujours dans son chant, dans un travail qui enrichit l'acteur jour après jour. Longue vie à l'acteur-créateur dont le besoin d'être ici et maintenant est vital !

Pour moi est née la nécessité de faire texte avec mes propres pensées. Parce que je ressens le besoin inéluctable de formuler des résonances, les réverbérations d'un monde sur mon existence. Il me faut organiser des systèmes d'écriture pour construire des prises de paroles. Étant acteur, je veux faire vœux donner corps à ces mots et porter cette voix intérieure.

Écrire et Dire, des armes que j'ai trouvées pour me faire entendre.

Aujourd'hui, je suis devenu exigeant. Il faut ce courage-là pour faire du théâtre qui vaille le coup. De l'ordre de la survie. **Parler** en mon nom et au nom des fantômes que portent les mots, les fantômes des ancêtres, des sacrifiés, des tyrans, des déçus. **Se souvenir**, aujourd'hui, de ce qui est au bord de l'abîme. **Transgresser** la mort et subvertir le temps.

Simon Gauchet

Il s'agit de sortir au grand jour comme l'enseigne le *Livre des Morts* des anciens égyptiens, et réciter cette page pour la sortie du corps de l'élève sa mort

son enterrement passager
Retracer par débris la route finie
Point de départ de celle qui continue
l'abordage

J' étais venu chercher l'espace et le temps
- ce dont l'extérieur manque cruellement -

L'école comme Espace-Temps

(les deux données physiques qui permettent l'acte et donc l'acteur)

L'espace de la chute

lente et définitive des défenses

Avoir des murs

À briser

Avoir un toit

Pour penser

Le temps de la trêve,

de l'interstice

Le temps de l'absence de temps pour finalement toujours courir après

Le champ de bataille dégagé - sorti du temps - prêt à l'entrechoc et au croisement

J'ai trouvé l'espace et le temps

L'entre-deux offert, il s'agissait de traverser

(parfois accompagné de cordes)

Exiger l'école comme matériau

qui ne modèle pas le corps de l'élève mais que l'élève sculpte à son image

- Révolution copernicienne -

Sans cesse il m'a fallu questionner l'existence de l'élève

qui questionne forcément l'existence de l'acteur.

La meilleure manière pour questionner dans le vif de la matière était

de devenir son propre maître /

mettre à jour les processus / et de fonder une école pour penser l'école

un espace parallèle à toutes les écoles,

- là où expérimenter par soi-même.

N'ayant ni bâtiment, ni moyen nous

avons placé cette école dans l'imaginaire

Là voici qui flotte et gît sur cette page transpercée.

(Bien sûr il y eut cette expédition en troisième année : partir avec *Tartuffe* mis en scène par Eric Lacascade accompagné par sa belle troupe (nouvelle équipée pédagogique) et construire mon acteur sur les plateaux français / 130 dates / là où l'on fait du théâtre aujourd'hui / Une école à part en soi)

Durant trois années, j'ai assisté cycliquement à la mise à mort et à la renaissance de mon acteur.

«J'ai tenté de me former moi-même à l'art, par la pratique et une confrontation régulière à la matière, par des visites assidues de musées, par la lecture. Dans cette école, qui flotte et se débat dans mon anatomie, j'ai fait naître des professeurs imaginaires, j'ai pris comme maîtres des gens morts, je me suis proclamé leur élève.»

Extrait de la note d'intention de l'exposition

Eskola P. Interno

Nous répétons en ce moment (septembre 2012) l'Acte -I1-

Antonin Artaud
Georges Bataille
Joseph Beuys
Georges Mathieu
Henri Michaux

entre autres,
m'accompagnaient sur le chemin
me prenaient la main quand je leur prenais la main
me soufflaient la route quand j'ouvrais leurs œuvres



Il y a une idée du sacrifice à faire renaître
Dans lequel l'acteur
Serait à la fois le sacrificateur et le sacrifié

Celui qui lève le poignard / marteau / clou
Au-dessus de sa tête

Et celui qui reçoit / se voyant donner le coup /
s'entendre se perdre /
Transpercé par soi-même
Terrassé de sa main
Dialogue de l'œil et du geste
Œil devenant miroir

Sacrifié MOI-MÊME à MOI-MÊME

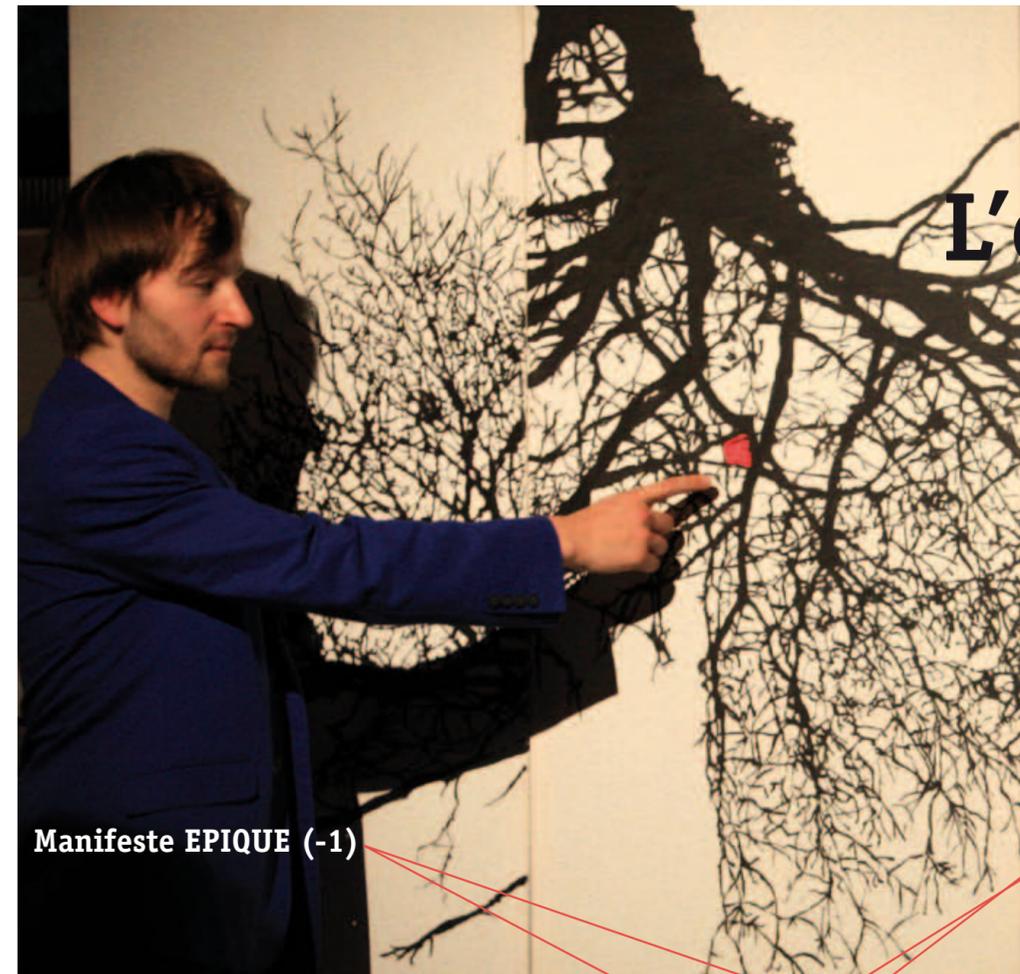
Et dans la panique du bourreau
se reconnaissant dans l'acte

Enfantement par les entrailles / Dans le tressaillement
de l'agonie / L'acteur naît dans la lutte

Entre sa mort

et sa résurrection >>

Fragment du
MANIFESTE DE L'ACTEUR ALCHIMIQUE



Manifeste EPIQUE (-1)

----- Message original -----
Sujet : les ruines circulaires de l'EPI
Date : Mon, 25 Jul 2011 23:15:20 +0200
De : Gauchet Simon <gauchet.s@gmail.com>
Pour : Prune B
(...)

«Aujourd'hui m'apparaît clairement que l'école doit être le lieu où fabriquer des oppositions. À son origine, l'École Parallèle Imaginaire naît d'une contestation, elle ne s'y complait pas (sans cela elle mourrait aussitôt dans la pauvreté de l'acte qui n'existe que pour contredire) ; elle atteint une autonomie, une existence propre afin qu'elle-même devienne l'enjeu d'une contestation, et nous tombons dans les affres des écoles enchâssées l'une dans l'autre, précipitées une à une dans le feu. L'élève n'est qu'un pillier d'école, et plus qu'un maître, c'est son école qu'il faut assassiner. On dit toujours qu'il faut tuer ses pères, nous on ne tue personne, on s'extrait de nos écoles par la pensée.»
(...)

Ephesy Sobuj
Anton Indataru
Micha Xu-Rhine
Marte Goethigues
Gilles Gorgea-Bate

Yann Lefeuvre



Acteur, metteur en scène, machiniste, Artisan, constructeur, expérimentateur, avec une putain d'envie de vivre

Maintenant l'école est finie Trois

ans « en terre de bohèmes » **Trouver les clefs - ne pas les trouver. Fabriquer. Percuter TOUT.** Repousser les murs, aménager l'école, la faire tienne. Prendre des forces à l'abri du monde. Essayer des choses qui ne sont pas productives . **Parce que tu as le temps.**

Expérimenter.

Totalement. " Chez nous on ne truque pas. Et ce

n'est pas facile non plus de ne pas (se) mentir. **On sait que c'est (un peu de) l'avenir qui se joue. On s'en moque comme on peut, gravement. On ne s'en moque pas légèrement.** On a dû travailler sur des tas de textes Eschyle, Garnier, Müller... ça coinçait partout, et c'était bien. ça grinçait et c'était bien. "

"Quelque chose comme un commencement"

Didier-Georges Gabily.

0607845727

Joyusement. Groupés.

«C'est en colère que nous avons commencé» (J.Beck). **À la fois**

démineurs et kamikazes. **Vivants. À**

l'affût. Radicalement. **Affamés de tout.** Est-ce qu'il

serait possible d'imaginer d'autres façons de faire les choses ? **«Nous qui avons encore 25 ans»...**

Marina Keltchewsky

TRIBU

J'ai mis longtemps avant de comprendre ce qui m'empêchait de répondre à la simple question «et toi, d'où tu viens ?», et puis j'ai compris que si je ne pouvais pas répondre à cette question, c'est qu'elle impliquait une réponse d'ordre géographique – je viens de telle région, de tel pays – mais mon sentiment c'est que je viens d'une histoire. Je crois que chacun de nous est porteur d'une mémoire et que cette mémoire est l'élaboration de l'histoire. Je crois qu'il y a des gens qui naissent et vivent pour être l'écho de la tribu, celui ou celle qui va raconter l'histoire de la «famille». Pour ça, on a son bric-à-brac personnel et universel :

L'immigration de ma famille après la révolution d'Octobre, l'arrivée en France dans les années 50, puis l'Union Soviétique des années 70-80 – tout ça avant que je n'arrive évidemment - et puis 1987, je grandis en Yougoslavie jusqu'à la guerre où ce pays disparaît, un tour au soleil sous les fleurs d'oranger du Maroc et me voilà à Moscou, les tanks dans la ville, c'est la fin de l'Union Soviétique. Le capitalisme rattrape le temps perdu, Mac Donald's s'installe, les rues se transforment et Moscou devient cette odeur de chou et de ravalement de façades – seule chose familière et reconnaissable dans ce paysage en mutation - puis c'est Saint-Petersbourg, le temps du collège où je comprends déjà que la culture russe qui m'a été transmise en famille est celle d'une époque complètement révolue et les grands frères partent en Tchétchénie. Puis c'est la France, le lycée, le doigt pointé sur cet «étranger» que je semble représenter, alors le bac en poche, je pars en Argentine, le pays des immigrés où personne ne me demandera d'où je viens puisque – on le sait bien - les Argentins viennent tous du bateau. Compteur à zéro. Soulagée par cette heureuse



conviction que l'homme n'a pas de racines mais des pieds pour voyager comme le dit je-ne-sais-plus quel poète roumain, je repars en France et je choisis le théâtre. Rennes, 2009. Et si je choisis cet art-là, c'est que je me sens amputée d'une terre. Et si je me sens venir de nulle part, aujourd'hui, ma terre, ce sont les mots que je peux dire. Et c'est peut-être vrai que la langue est une terre. Et cette terre me porte et me laboure comme je la porte et comme je la laboure. Chaque progrès est fait d'abandon, chaque joie de souffrance, toute richesse synonyme de dépouillement. Rennes 2009, Rennes 2010, Rennes 2011, Rennes 2012 : cette fois-ci la géographie s'est enracinée dans un lieu, mais c'est le déplacement existentiel. Stanislas Nordey surchauffe avec son amour incandescent de l'acteur et révèle ce que tu savais être bien caché au fond de toi mais qui a peur de sa propre éruption. C'est le *Voyage au centre de la Terre*. Un voyage d'amour. Puis Yves-Noël Genod décentre à Berlin : un théâtre à 360 degrés où il n'y a plus de centre, où le bruit de dehors et le vent dans les feuilles a autant de choses à dire sur le monde que moi. Façons de sentir l'existence qui me bouleversent.

Alors j'ai besoin de sentir comment les autres la sentent, cette existence. Et je dévore toute l'anti-littérature qui me tombe sous la main : les récits de vie d'acteurs parfois connus parfois non, à la recherche des secrets de l'alchimie théâtrale, à la recherche de révélations artistiques. Les récits de vie de grands voyageurs, d'évadés, de sportifs, bref, les récits de vie de tous ceux qui ont besoin de vivre une radicalité d'une manière ou d'une autre. Pour moi comme pour beaucoup, cette vie-là c'est le théâtre, pour un navigateur comme Bernard Moitessier, c'est la mer : au moment même où il est donné vainqueur du premier tour du monde à la voile en solitaire et sans escale, il laisse tomber la course pour poursuivre encore dix mois son périple : «Je continue sans escale vers les îles du pacifique, parce que je suis heureux en mer, et peut-être aussi pour sauver mon âme».



Thomas Pasquelin



Très cher père,

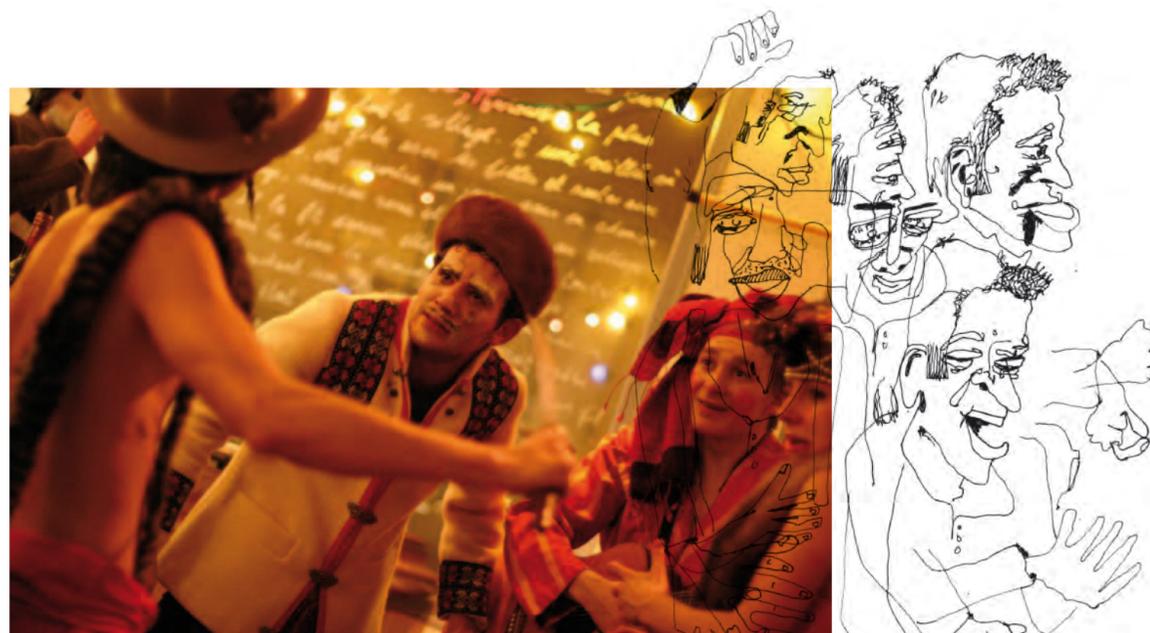
Juste pour te dire que suis seul chez moi face à un texte qui m'échappe. Je viens de le lire pour la première fois et quelque chose ne va pas. Quelque chose s'éloigne ou me dépasse. Je ne palpe absolument rien. Je ne ressens rien. Ce texte, tu t'en douteras, je dois le apprendre, m'en emparer, et présenter mon travail au plateau dans quelques jours. Comment faire? C'est comme se saisir d'une arme, je dois l'enclencher mais j'en ignore le mécanisme. Ou faut-il que j'attire?



Entre mes mains, le texte a parfois l'allure d'un arbre capricieux. La sève à extraire reste insoumise, réservée, et l'écorce est rigide ; la langue ne s'apprivoise pas, il faut la combattre patiemment et chercher le corps à corps. La cicatrice. Il faut du temps. Il faut s'isoler.

Je commence par lire à voix basse, très lentement, j'effleure les mots comme si chacun était un aveu ; comme pour fuir les oreilles indiscretes ; que mon voisin de palier ne m'entende pas ; sinon tout s'effrite. Les épaules d'abord ; recroquevillé, le corps tassé, mes bras et mes mains délimitent un espace intime replié sur lui-même. Mon visage, comme attiré, se tient à cinq centimètres du papier, mes yeux s'obstinent, scrutent les mots pour en déceler les mystères, les ambiguïtés cachées, et dansent sur les syllabes ; les sourcils s'écartent, s'allongent puis se froncent, les doigts se crispent, le front se hausse, la bave abonde dans ma bouche et se répand sur l'imprimé ; les mots me font saliver, je crois avoir l'air d'un fou. Tout est petit au pied de la montagne, surtout les sentiers, il faut s'y faire. Je marche à tâtons. Je lève la tête, une brume épaisse en voile le sommet ; elle est d'une couleur vive. Je commence à sentir la clarté tapie derrière. Je savoure cet instant ; je me dis que tout est à sa place, rien n'est à jeter. J'attends la résonance de l'écho.

Soudain un cri. Mes poils se hérissent à la dérobée. Ma respiration se fait plus ample, un silence m'a traversé entre deux phrases, que dit-il ? Le sens devient-il moins opaque, est-ce que je viens de comprendre quelque chose ? Oui, ce doit être le rythme dont j'ai pour l'instant besoin ; avant le sens vient la mélodie, l'essence d'un texte. Enfin un point d'appui. Je réessaie, ce n'est pas la même force, moins d'euphorie ; mais quelque chose s'est déposé en moi.



Puis vient le moment tant attendu de monter sur scène. Obsédé par ce qu'il adviendra, je me lève ce matin-là dans un état étrange ; comme un drogué en manque, désireux de s'envoler. Déjà j'écoute ma partenaire sans que rien ne m'en distraie, mon esprit est aux aguets, mon corps est ouvert, conscient du moindre mouvement, du moindre son. Le présent crie. C'est à mon tour de parler. Je tiens fermement mon arme engagée, les fruits de mon travail, je ne sais pas ce que je vais faire mais je fais. Sortie de ma bouche, la première phrase tourne sur elle-même et revient à son point de départ, elle me saute à la figure et perce mes artères. L'auteur qui se cache derrière les mots s'efface et me laisse la place. Emporté par le flux des événements, je redécouvre le texte. Peu à peu, une lumière très droite jaillit et se déverse dans la salle. Je regarde mes camarades sans les dévisager. Je les sens là, sortant d'eux-mêmes, parcourant avec moi le rivage d'aplomb, les yeux grand ouverts, certains le buste en avant, d'autres en arrière, et je comprends que sans eux je ne suis rien. Que tout cela est fait pour être vu et entendu, qu'on est d'abord seul, pour ensuite être avec... Alors l'évasion est inéluctable. Le quotidien s'éteint brusquement et un plaisir ineffable me saisit. Mon corps se dresse, défait ses chaînes, et se libère de l'apesanteur. Mes bras s'étendent tranquillement. Mon sang afflue sur les mots et leur donne vie. Je me délecte consciemment ; le temps se fige. Sans trop d'assurance, du bout des doigts je retiens les rênes. C'est alors que j'éprouve une sensation poignante, une sorte de joyeux chagrin. Je réalise d'une certaine façon que je me suis retiré du monde – ou peut-être en ai-je une vision plus large – dans un lieu secret, reposant, dans une solitude certes éphémère mais profonde ; et je ne sais pas pourquoi, mes ancêtres me tiennent la main et ma grand-mère me contemple en souriant. Tous cheminent à mes côtés le long de la grève où les solitudes se confondent. Sans se soucier de savoir quel pied avancer en premier, nous marchons, les bras jetés à l'horizontale, en avant du corps. Je n'ai précisément rien à leur dire mais je leur parle. Peut-être attendaient-ils un signe pour venir à ma rencontre dans la clairière...

Dis papa, il y a là quelque chose de sacré non ?

Anais Müller

J'appelle le théâtre

J'ai eu le projet fou de vous écrire un poème ne pouvant faire autrement, il m'a semblé nécessaire de doubler ce poème d'un arsenal des phrases précieuses qui m'accompagnent dans mon cheminement de jeune actrice.

« Si je lis un livre et qu'il rend mon corps entier si froid qu'aucun feu ne pourra jamais le réchauffer, je sais que c'est de la poésie. »
Emilie Dickinson

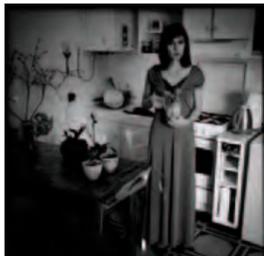
Je ne suis pas actrice mais poète (1)
Jouant je réécrit le texte
J'accède à l'inconnu en moi gisant
À ce qui ne m'appartient pas (2)
Voyageur immobile, je creuse mon sillon, la quête secrète (3)
Avec la joie et l'enfance
Et parce que c'est vital (4)
J'accède à mon corps désirant, à la bête en moi qui dort (5)
Je suis médium, médiateur, passeur
Traversé par les morts en moi, d'avant moi
Ils viennent chanter l'inconnu, l'indicible, l'oublié (6)

Corps qui se consume
Et brûle (7)
Irradiant l'espace de sa lumière
Cherchant la vibration unique (8)
Pour atteindre la grâce (9)

Parce que je voulais tout offrir et tout
Donner de moi et m'abandonner enfin
Et me retrouver entièrement nue
Et que tu vois tout à travers moi
L'immensité autour
Le paysage intérieur
Le mystère palpable (10)
Parce que c'est encore le lieu
Où questionner l'homme
Sa croyance (11)
Ses paradoxes
Sa complexité

J'appelle le théâtre, pour qu'il devienne lieu de liberté, de vérité, de rencontres, de création d'espaces pour rêver, pour réinventer les rapports, et sonder l'âme humaine.

Tenter de comprendre son mystère, un chemin vers ses origines, vers l'inouï, où la folie soit possible, et la mort et la vie, où l'on puisse mener une réflexion politique et esthétique, se positionner, donner la place et construire ensemble, et apprendre toujours sans cesse ce qui nous lie et ce qui nous sépare, s'intéresser au monde, assurer que l'on peut y trouver un sens, et que l'on peut s'y perdre, et s'y retrouver.

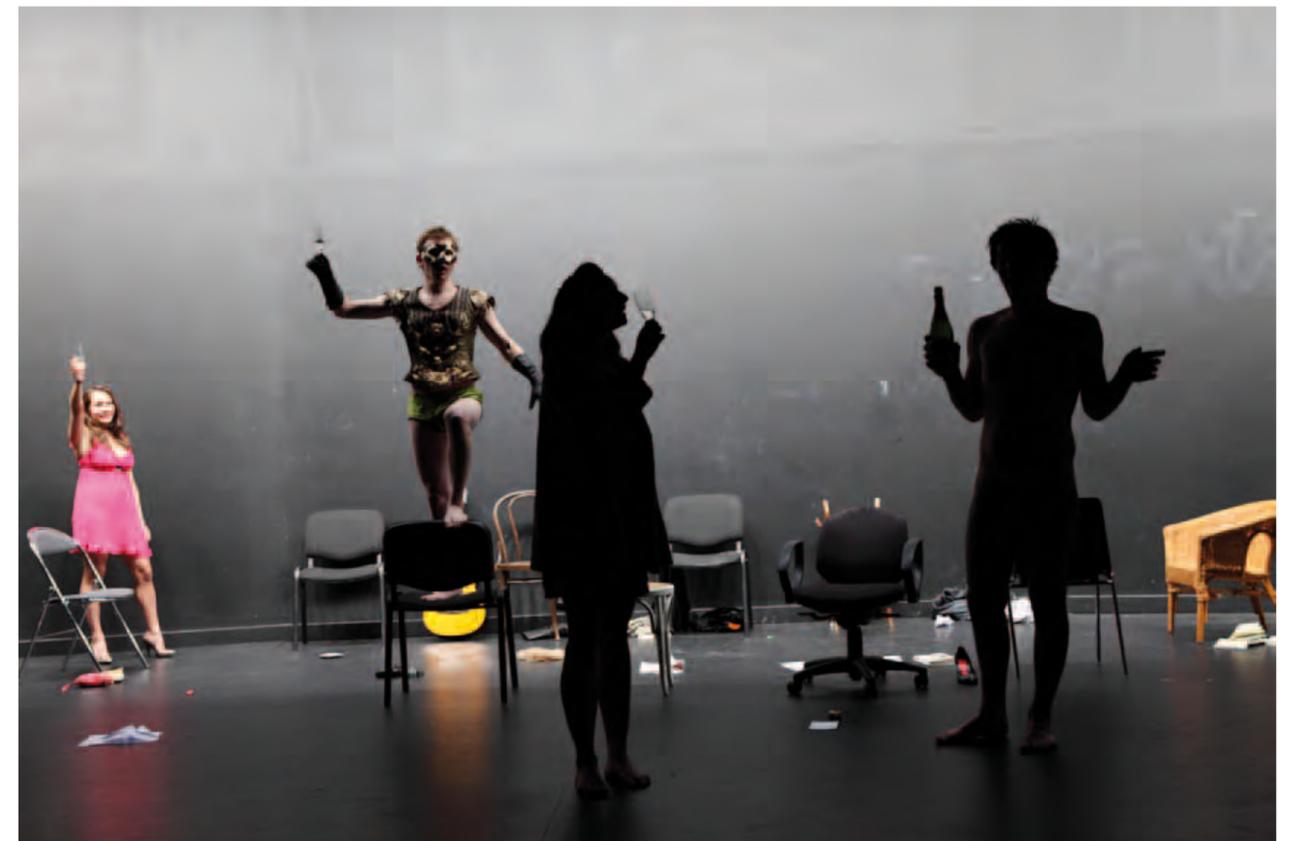


- 1_ « L'acteur est un promeneur lunaire il marche baigné dans ses rêves au bord de dangereux abîmes. » Max Reinhardt
- 2_ « Le théâtre est l'imitation d'un geste divin »
- 3_ « Le grand acteur a un secret évident visible dans la forme mais ça reste un secret. » Antonio Attisani
- 4_ « L'art est un privilège, une bénédiction, un soulagement. » Louise Bourgeois
- 5_ « Le théâtre est un dialogue entre les corps et non entre des têtes. » Heiner Müller
- 6_ « L'origine de mon acteur : ce que je dois chercher sans cesse. » Chiara Guidi
- 7_ « L'acteur parle de ce par quoi il est affecté, restitue l'énergie de la passion. » Romeo Castellucci
- 8_ « Interpréter c'est chercher les sons qui se trouvent à l'intérieur de moi. » Chiara Guidi
- 9_ « Je rendrai ma plaie impérieuse jusqu'à la dernière goutte !
Le spectateur est blême, le rideau est rubescent. » Marina Tsvétaïeva
- 10_ « L'expression de soi relève du sacré et de la fatalité » Louise Bourgeois
- 11_ « Peut-on monter au ciel et demander à Dieu si les choses ont le droit d'être comme ça ? » Chanson Yiddish











Travailler en veillant

(*élucubrer*)

Nous avons veillé toute la soirée, mes amis et moi, élèves de la 7ème promotion de l'école du TNB. C'était une belle soirée du mois de septembre 2012, l'une de celles qu'on n'oublie pas, avec les étoiles et le barbecue. Nous étions allés chez Boris, Boris qui était sorti de l'école lui aussi, des années auparavant, un ancien comme on disait. Chez Boris à Chavagne. C'est loin Chavagne, il faut prendre le bus, ou la voiture, et Marina espérait qu'on verrait bientôt la campagne. Et effectivement nous étions à la campagne, dans la maison du garde forestier d'un château inhabité. Boris vivait là avec sa fille Naël.

À ce moment-là, nous travaillions au quatrième étage du théâtre, en autonomie après trois ans à l'école. Cinq semaines pour nous, pour travailler ensemble, un projet orchestré par Tristan et Simon. Avec Boris en invité spécial. Quelques mois plus tôt, Bruno Tackels nous avait fait une proposition concernant la « plaquette de sortie » de notre promotion. Suite à une série d'entretiens préparatoires, il nous suggérait d'envisager l'objet de façon collective et d'écrire deux textes, en plus de nos paroles individuelles : une lettre à la profession et une lettre à Stanislas Nordey, notre responsable pédagogique, qui quittait l'école en même temps que nous. La soirée barbecue chez Boris serait donc l'occasion de parler de tous ces projets, de nous, de notre groupe et de ce qu'on avait à en dire.

Nous avons installé une table devant le château avec des tréteaux et des planches, et des rondins de bois en guise de sièges. Tandis que certains se chargeaient du barbecue, d'autres en profitaient pour se retrouver et discuter dans les champs et d'autres pour jouer au badminton. Certains, plus consciencieux, surveillaient la cuisson du risotto. Il y avait cette atmosphère étrange de fin d'été. Nous étions joyeux mais calmes. Simon avait étendu un drap blanc en vue d'une éventuelle séance de cinéma en plein air mais tous nous savions qu'elle n'aurait pas lieu. Et pour cause, nous avons décidé de profiter de cette soirée pour discuter de ce que nous voulions proposer pour cette fameuse plaquette. Les rôles furent distribués : Sarah prendrait des notes et Marina enregistrerait, pour qu'il reste quelque chose de cette réunion. À la lueur d'une vieille lampe de chevet branchée à une rallonge, nous avons donc commencé notre discussion, attablés au milieu de la pelouse, au pied du château. Anaïs, François-Xavier, Duncan, Marie, Simon, Tristan, Karine, Romain, Yann, Sarah, Marina et Ambre : douze. Douze plus Boris, nous étions treize. Treize à table. Pas seize, non, et pourtant chacun pour lui-même et nous tous rassemblés, savions à quel point les quatre autres nous manquaient. Dans nos cœurs et dans notre pensée en construction Mi Hwa, Ophélie, Nathan et Thomas étaient comme des repères, pour que l'instant présent soit un moteur pour envisager l'avenir. De questions en négations, de controverses en éclaircissements, d'éclats de rire en réparties mordantes, cernés par le cri des chouettes et le bruit des avions, à la lueur d'une pauvre lampe à abat-jour, nous avons bafouillé, bégayé et tenté de construire notre pensée, une pensée collective, comme on n'en propose pas assez, une pensée énervante, incomplète, naïve parce que naissante, mais tellement joyeuse, l'une de celles qui vous donne envie de vous lever le matin et d'aller vous coucher le soir en étant sûr qu'il y aura un lendemain qui en vaudra la peine.

Buvons encore à la vie, au théâtre, aux discussions tendues, drôles et terribles, ouvertes et capitales. À tous ceux qui voudront partager nos questions et nos semblants de réponses, bienvenue...

ROMAIN Bon. Au fond, si on résume, on est en train de se demander pourquoi on est là, en fait ? Est-ce qu'on a un désir de faire quelque chose ensemble ? C'est une question qui dépasse largement notre « plaquette de sortie ».

AMBRE Je me demande d'où est vraiment partie cette réflexion sur le collectif. J'ai cru comprendre qu'elle a surgi lors des entretiens avec Bruno Tackels...

SARA Mmm...

AMBRE En fait, je ne sais pas ce qui lui a mis la puce à l'oreille, et peut-être que c'est...

KARINE Il faut qu'on leur dise, Yann... (*rires*) Dis-leur, Yann, c'est à toi de parler. Faut qu'on leur dise, là.

AMBRE Dites-moi, moi je ne sais pas.

TRISTAN En fait, c'est la faute de notre groupe !

KARINE ... dans notre conversation, on s'est demandé quels étaient les trois mots qui nous permettraient de résumer toute l'école. Tristan a commencé, puis j'ai continué à parler, et au bout de quelques verres de vin, Yann s'est tout de suite mis à parler du groupe.

YANN Je ne sais plus, oui peut-être.

KARINE Et c'est là qu'il a dit : « Dans la maison, ils nous appellent les bisounours. »

Yann rit.

FRANÇOIS-XAVIER Yann !

KARINE Et du coup on s'est mis à parler de l'image qu'on pouvait donner à l'extérieur, et de ce que cela traduisait pour nous, de l'intérieur...

TRISTAN Tu peux arrêter de me jeter des miettes, là...

YANN Alors, à la fin de l'entretien, je sais plus comment les choses sont arrivées, on s'est dit qu'il fallait prendre la parole, ensemble, dans notre plaquette. En faire une sorte de manifeste. On en est arrivé à la conclusion qu'il était important que cette parole soit vraiment collective, tout en sachant que ce n'est pas forcément simple...

SARAH Ouais.

SIMON Je peux vous lire là, un petit bout du...

DUNCAN Non !

SIMON ...du manifeste du futurisme.

Sarah éclate de rire. « Non » collectif à la proposition de Simon.

MARIE C'est derrière nous tout ça.

SARAH Ben, tu liras plus tard, peut-être ?

KARINE Du coup, tu m'as fait perdre ce que je voulais dire.

MARINA Tu parlais des bisounours, de la façon dont on nous percevait de l'extérieur... et de ce qu'on pourrait en faire...

KARINE Oui, c'est ça, Yann avait dit : « Le groupe, ce n'est pas forcément la ligne pédagogique de Stanislas Nordey ; il nous a davantage poussé à travailler sur nous-mêmes, pour que chacun développe son propre acteur. » Et il rappelait qu'au début, dans le travail avec Stanislas, on se repliait sur nos individualités. Puis peu à peu, on s'en est parlé, et on s'est rendu compte qu'on avait envie d'être plus fort, en s'appuyant sur nos énergies collectives.

MARINA C'est vrai, même si pendant ces trois ans, ce n'est pas ce qu'on a vécu à chaque fois.

KARINE Pas à chaque fois, mais...

MARINA S'il fallait parler de ce que nous avons traversé ensemble, j'évoquerais une sorte d'utopie, par définition pas réalisable à chaque instant, mais un horizon vers lequel tendre. Personnellement, je le formulerais en disant que le fait d'être très ensemble nous a permis d'être très singulier, chacun. C'est parce que nous étions vraiment ensemble que chacun d'entre nous a pu exprimer sa différence, parfois radicale. Avec la part de conflits et de discussions compliquées qui s'en suivent.

KARINE Ce qui a pu aussi nous enfermer, à certains moments.

MARINA Oui sans doute, notre histoire a été faite de beaucoup de conflits et de plein de choses difficiles... mais malgré tout il en est ressorti qu'il y avait, quelque part, un fond relativement solide, qui a permis à différentes individualités de se construire, tout en appartenant fortement au groupe en train de se développer peu à peu.

SARAH Oui c'est vrai qu'on a toujours essayé de construire avec ce que nous sommes, les uns et les autres, avec nos forces, nos failles, nos fulgurances, nos intuitions, nos aveuglements. Mais on a toujours essayé de faire avec tout ça.

Des grillades passent, de place en place.

TRISTAN À vous entendre, je ne sais plus exactement quelle forme pourrait prendre notre parole, ce témoignage collectif. Du coup, je ne suis pas sûr que la forme de la lettre soit vraiment la plus juste. On a évoqué l'idée d'un manifeste, non pas du théâtre, mais du groupe. Pour nous, le théâtre c'est notre travail, en lien direct avec la façon de vivre ensemble.

AMBRE Je trouvais plutôt bien cette idée d'une lettre, très adressée...

TRISTAN Mais à qui ?

AMBRE Ben à la profession ! C'est à elle qu'on peut dire : « On existe, on va exister en tant que groupe, parce qu'il a bien eu lieu, et qu'il faut le préserver. »

MARIE Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je ne suis pas sûre d'avoir envie de dire à la profession que notre groupe va exister. Si on s'adresse à elle, c'est sur un autre mode, par d'autres mediums.

MARINA Mais oui !

MARIE Parce que si ce groupe doit exister, ce n'est pas aux yeux de la profession, il va exister avant tout vis à vis de nous. *(avec ironie)* « Attention ! Tatatam ! On va créer un groupe qui va produire quelque chose d'incroyable, et vous allez voir ce que vous allez voir ! » Ce qui importe avant toute chose, c'est notre désir, notre véritable désir de faire ensemble.

AMBRE Je voudrais revenir à notre question de départ, à cette plaquette que nous préparons. Je me demande si cette idée de manifeste ne pourrait pas nous mettre en...
(son téléphone sonne) Pardon, excusez-moi...

Rires du groupe.

AMBRE Mais j'ai envie de... *(elle éteint son portable)* Enfin je me dis que cet outil est incroyable.

DUNCAN Quand même, je me demande si ce mot de « manifeste » n'est pas un peu lourd, tu vois, avec le risque d'être trop connoté. Un manifeste, on l'entend forcément comme une rupture esthétique, une volonté de revendiquer, de placarder — ce qui ne n'est pas vraiment le but.

MARIE Exactement, ça sonne comme « manifestation ».

MARINA « Drapeau brandi. »

DUNCAN S'il y a une affirmation, elle nous concerne d'abord nous ! C'est pour nous !

FRANÇOIS-XAVIER Mais si c'est pour nous alors, pourquoi la publier ?

AMBRE Comme on va aussi parler aux gens qui ne nous ont pas rencontrés, je pense que c'est important que cette parole-là existe.

MARIE On n'a rien à défendre avec ce groupe.

SARAH Excusez-moi, j'ai l'impression qu'on devrait réinterroger cette parole collective, en repartant de ce qu'on a vécu pendant ces trois ans. Je me souviens qu'au moment de la carte blanche consacrée à *Violences*, de Didier-Georges Gabily, on a essayé d'écrire un texte collectif. À quelques jours de la première, Romain avait essayé de formuler des choses, mais par exemple pour Yann et pour moi, à ce moment-là, cela ne nous semblait pas forcément partageable avec un public plus large. À partir de cette expérience, je me dis que cette question de la parole collective est très compliquée, parce qu'il y a bien un moment où quelqu'un doit...

MARINA Poudre.

SARAH Oui, et orchestrer tout ça. Juste même pour être dans une forme de radicalité. Et du coup la question, c'est aussi : est-ce qu'on a ce désir ? Est-ce qu'on a ce désir-là, tous, par exemple, nous autour de cette table, sachant qu'on n'est pas tous là ? Est-ce qu'on a tous ce désir d'une parole collective, ou est-ce qu'on n'est que trois ? Ou quatre ? Déjà juste, je repose cette question parce que sinon ça sert à rien qu'on perde des heures...

MARINA Eh bien voyons ! Qui ? Qui ?

MARIE Moi j'en ai envie.

YANN Moi aussi.

SIMON Envie de quoi ?

SARAH & AMBRE D'une parole collective.

TRISTAN C'est-à-dire un texte unique signé par le groupe. Ou alors moi je pensais aussi à une discussion, une réflexion qui pourrait prendre la forme d'un entretien retranscrit. Ce qui serait intéressant, c'est d'arriver à présenter notre pensée en mouvement, que les idées soient montrées en pleine discussion. Notre réflexion à vue, au travail, sans certitudes ni vérités figées.

SIMON Tu enregistres, Marina ?

MARINA Ce qui m'intéresse dans ce que tu dis, Tristan, c'est qu'en fait la forme de cet écrit que l'on cherche à élaborer pourrait être la retranscription un peu plus léchée de ce qui se passe autour de cette table.

MARIE Moi aussi je pense qu'elle peut prendre sa place dans la plaquette, cette forme-là.

YANN Mais est-ce que tout le monde est d'accord ?

ROMAIN Oui, qui n'est pas d'accord ?

AMBRE Ce serait le témoignage de l'endroit du groupe.

SARAH Donc ce serait un témoignage.

MARINA Soit on peut le prendre comme témoignage, soit on peut le prendre comme un dialogue philosophique et dialectique, à travers lequel notre pensée s'élabore...

MARIE Ok, mais à partir de là, comment continuer ?

SARAH Ouais.

MARINA *(à Ambre)* On pourrait repartir de nos rêves, comme tout à l'heure je vous ai exposé mon utopie à moi...

AMBRE Et si chacun écrivait quelque chose ?

MARINA J'évoquais ce sentiment très fort d'être « très ensemble » pour exister en tant que... (elle tape du poing sur la table, appuyant chaque mot) qu'êtres « très singuliers ». C'est ce qui m'intéresse dans ce qu'on a essayé de vivre, ces moments où l'on a senti qu'on échouait parfois ; et je pense que tous, on les a sentis, ces moments d'aliénation, ou bien ces moments où l'on a été capable d'apparaître seul face aux autres ; ou encore ces moments de bonheur absolu où l'on est complètement seul, tout en faisant partie de l'ensemble du plateau. Ce ne sont que des moments, ce n'est jamais un état stable, ce ne sont que des équilibres qui se recherchent sans arrêt et des alchimies qu'on essaie de créer, de retrouver.

SARAH Oui, même si souvent on envisage le théâtre à partir des trajectoires individuelles des acteurs, qui rejoignent des projets qui leur sont extérieurs, j'ai la sensation que dans notre promotion, on s'est toujours dit que le théâtre peut aussi exister à partir d'un ensemble fort, qui cherche sa place et son identité.

ROMAIN Si on me demande d'apporter ma réflexion sur ce thème, c'est assez inédit pour moi, j'en reviens à cette question simple : Pourquoi ? Pourquoi le groupe est-il si important ? Pourquoi est-ce que j'en ai envie ? Pourquoi est-ce que j'y crois ? Pourquoi est-ce que j'ai envie de bosser avec vous, tout simplement... Et je pense que chacun est là pour des raisons différentes. On peut y penser sans forcément élaborer un texte construit. Après, si cela peut aider, tant mieux.

AMBRE Ben ouais, c'est vrai que moi ça me donnait envie d'un petit paragraphe, juste...

SARAH Mais est-ce qu'on ne voudrait pas essayer d'y réfléchir ensemble ? Non ? Vous pensez que c'est mieux qu'on y réfléchisse de façon autonome ?

MARIE Ce serait très beau que des phrases sortent ce soir, et qu'on y réfléchisse ensemble.

KARINE Je sais plus qui disait : «Le comment est plus intéressant que le pourquoi.» Parce qu'il y a des risques, dans notre démarche, on peut très vite tomber dans des lieux communs, et enfilez des perles.

Simon rit.

ROMAIN On est d'accord, je comprends ce que tu veux dire Karine mais avant de savoir « comment » on va travailler ensemble, je ressens ce besoin de me demander « pourquoi » j'ai envie de bosser avec vous. Pour moi, cela change pas mal de choses.

TRISTAN Donc, qu'est-ce qu'on fait de ce projet de « lettre à Stanislas Nordey » ?

MARINA Niet !

TRISTAN On lui écrira chacun une carte postale, parce qu'on s'en fout ! (*rire collectif*) Nous, on a envie de parler ensemble, et c'est ce qui est formidable avec les entretiens, c'est vraiment la photographie/radiographie d'un instant.

MARIE Mais là on répond déjà un peu à la question du «comment», en se demandant comment faire circuler cette parole du groupe.

KARINE Oui, pour moi, par exemple, quand je vous fais lire mes textes, c'est déjà une réponse au « pourquoi » j'avais envie de cet engagement. Une façon de dire : « Voilà, moi, j'ai envie de vous faire partager des choses ; parce que j'ai envie de vous montrer qui je suis, et d'être active dans cette expérience, et de ne pas me laisser bouffer par une image dans laquelle je pourrais m'enfermer.

TRISTAN À ce propos, je me dis que la réalité de notre groupe est incroyablement mouvante. Par exemple, le groupe qui a travaillé à la Fonderie cet été au mois d'août n'a pas encore parlé de cette expérience avec les autres. On a vécu des moments très forts, comme cette longue discussion avec Laurence Chable. On lui a fait part de nos réflexions pour savoir comment faire exister un groupe, on lui parlait de ce projet de compagnie, de ce souci collectif qu'on voudrait préserver à tout prix. Et elle nous a répondu des choses passionnantes. Elle disait en substance : « Vous imaginez dans un premier temps, là, à la sortie de l'école, que vous vous retrouvez tous les deux mois, un week-end, juste pour vous retrouver, lire, parler, échanger, confronter vos points de vue. Ce qui ne vous empêche pas de faire des expériences individuelles, en dehors du groupe, mais en sachant qu'il y a cet espace/temps privilégié, ces moments privilégiés où vous continuez à partager. » Elle a tout à fait raison de dire qu'un groupe, c'est pas forcément qu'une unité de production de spectacles.

MARINA Oui, c'est vrai.

AMBRE Ce mois d'août passé sans vous, cela a été pour moi une grosse expérience. Et je me suis rendue compte à quel point le temps qui passe est une chose qui peut être terrible, sans que l'on s'en rende compte, sans se donner de nouvelles, sans garder le lien de travail. Je me rends compte que très vite il y a des précipices qui se créent. Il faut qu'on soit vigilant. J'ai envie qu'on réussisse malgré tout à créer une solidarité...

Un avion passe très bas.

SARAH Waouh ! Cool !

MARINA C'est impressionnant !

DUNCAN Je te reçois 5 sur 5.

L'avion s'éloigne.

TRISTAN Ambre, termine, s'il te plaît.

AMBRE Oui, créer une solidarité, enfin pas vraiment la créer, plutôt la préserver parce qu'elle est là, elle existe. Cela va être un travail que de préserver cette chose-là, j'en suis sûre, parce que le dehors va être très violent, je le sens, je m'y prépare. Pour moi, la mise en scène est un parcours solitaire. Mais parallèlement, on est aussi un réel groupe d'acteurs et c'est vrai que je n'ai pas envie de perdre cette force-là ! Parce qu'il faut le dire : nous sommes de jeunes acteurs et actrices qui travaillons super bien ensemble. Des discussions, des soirées : de quelle manière organiser ces « retrouvailles » ? Comment continuer, prolonger cette énergie ?

TRISTAN Souvent je repense à cette idée que tu avais eue, Marie : au lieu de fonder un collectif structuré autour d'un metteur en scène qui dirige le groupe et son travail, comme c'est le cas dans beaucoup d'aventures de ce genre, on pourrait continuer de fonctionner comme on l'a fait durant ces trois années à l'école. C'est-à-dire qu'on pourrait inviter des metteurs en scène pour nous faire travailler.

DUNCAN Qui a eu cette idée ?

SARAH C'est Marie qui a eu cette idée !

AMBRE Elle fait écho, cette idée, à une discussion que j'ai eue avec Duncan. Cela répond complètement à mon interrogation : « Qu'est-ce qu'on peut créer comme solidarité entre acteurs ? » Et en tant qu'actrice, moi, j'ai besoin de vous.

MARIE Ce serait quoi, concrètement ? Ce serait un atelier tous les deux mois ? Ou juste une discussion, ou alors une logique de... work... Comment on appelle ça ? Un work...

TRISTAN Un workshop.

MARIE Ce serait une manière de garder ce...

FRANÇOIS-XAVIER ... ce lien.

TRISTAN Un don désintéressé, comme disait Boris, dans son exposé improvisé sur l'importance fondamentale du don dans l'économie.

MARINA Ce que vous dites là me fait penser au collectif rennais « Lumière d'Août », qui fonctionne essentiellement autour de six auteurs qui conduisent la ligne artistique du collectif. Ils ne vivent pas tous à Rennes, loin de là, il n'y en a que trois qui vivent ici. L'une des seules conditions qui les réunit en tant que collectif (parce qu'ils n'ont pas du tout le même degré d'investissement dans le groupe), le seul pacte qui les tient, c'est qu'ils doivent obligatoirement se débrouiller pour dégager deux semaines, où ils se retrouvent tous ensemble pour écrire. C'est un acte de travail fondateur, qui peut se dérouler en différents lieux, selon les circonstances, mais ce rendez-vous est essentiel pour eux.

KARINE Moi, je propose une maison en Vendée.

MARIE Moi, une grange en Champagne.

FRANÇOIS-XAVIER Ou un camping.

ANAÏS Un château !

KARINE Qui dit mieux ?

SIMON Je crois qu'il faudrait faire du théâtre dans les eaux internationales.

Tristan enlève la lampe de la table.

SARAH Tristan tu peux remettre la lampe, s'il te plaît ?

DUNCAN Non, mais c'est bien là, comme ça !

SARAH Non, je ne peux plus écrire, là, je n'y vois rien !

MARIE Arrêtez de vous engueuler, ça enregistre !

Rire de tous.

YANN J'ai une question pour le collectif. Est-ce qu'on en sera tous les seize ?

ROMAIN Oui, car ce soir nous ne sommes que douze. Comment faire une place aux absents dans l'histoire, Ophélie, Mi Hwa, Nathan et Thomas ?

MARINA Eh bien, on va trouver une forme pour intégrer ceux qui en ont envie. Ça peut se réfléchir. Tu vois ?

SIMON Oui, mais s'ils ont envie de signer la chose... Ce qui est important, je crois que c'est le moment T. C'est pour cela que je voulais vous lire...

DUNCAN Ah non !! Non, non, arrête ! Tu ne nous lis pas...

D'autres refusent la proposition de Simon, en chœur.

SIMON Franchement, c'est important, c'est important. Vraiment.

MARINA Si c'est important, il faut l'écouter. Chut !

SIMON (*il lit le début du Manifeste du futurisme*) « Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupes de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis Persans, nous avons discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures. Un immense orgueil gonflait nos poitrines, à nous sentir debout tout seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs ! [...] - Allons, dis-je, mes amis ! Partons ! Enfin la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges ! Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous !... Partons ! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre !... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois, dans nos ténèbres millénaires. »

Au bout de 30 secondes, Simon reçoit un bouchon de liège sur la tête. Il s'interrompt. Éclats de rires de plusieurs.

MARINA Chut ! Laissez-le tranquille !

ANAÏS Simon, continue !

SIMON (*vexé*) Non, là j'arrête.

SARAH Continue, continue !

YANN (*s'excusant*) Oui continue Simon, c'est moi qu'ai lancé le bouchon.

SIMON Mais pourquoi tu fais ça ?

DUNCAN Oh, sois pas susceptible ! Allez lis ! On se fait toujours des blagues.

SARAH (*encourageant Simon*) Non, non, non, franchement, c'est vachement beau, continue...

SIMON Merci, Sarah.

Simon reprend sa lecture jusqu'au bout. Il s'arrête. Silence.

SIMON Bon, enfin, bref ! En fait, il fait le récit de la soirée.

MARIE (*râlant*) C'est pompeux !

SIMON C'est pompeux, peu importe !

ANAÏS Mais qui a écrit ce texte, Simon ?

SIMON C'est Marinetti, qui a écrit le manifeste du futurisme.

MARIE (*râlant encore*) Oh, ça m'énerve !

Rires.

SIMON C'est juste que je trouve ce texte très beau, parce qu'il passe par le récit d'une soirée — c'est dans l'instant T que se détermine un acte. Et j'y vois un lien direct avec ce qu'on est en train de faire ce soir, qui est en train de devenir le récit de cette soirée.

MARIE D'accord pour le récit de la soirée !

AMBRE Oui, mais pas pompeux, alors !

TRISTAN (*énonçant comme un titre*) « Barbecue time chez un intrus qui habitait près d'un manoir. »

SIMON Ah, par contre je voulais vous lire un autre petit truc que je vous ai écrit.

SARAH (*l'interrompant*) Attends !

TRISTAN Ça y est, on ne peut plus l'arrêter.

SIMON Pour vous faire oublier le ton très manifeste du texte que j'ai lu avant, je voudrais vous lire ceci : (*lisant le texte qu'il a écrit*) « NOUS, la jeune génération, sommes condamnés

à tout faire pour nous inscrire dans les espaces anciens. À pratiquer l'art dans les lieux de la génération mourante. Il semblerait que l'objectif principal et commun soit d'être reconnu par l'Institution. Le seul salut réside dans le réinvestissement, l'habitation des ruines et la fierté qui l'accompagne. Et nous sommes condamnés à partir à l'assaut de ces forteresses gardées fiévreusement par les anciens afin de les posséder à notre tour et les confisquer, finalement, à la future génération. L'aspect vicieux du problème est que l'on croit désirer ces Institutions. Ainsi elles tiennent debout par le récit fantôme d'un peuple, désir forgé de toutes pièces. Les Institutions ne sont plus l'endroit adéquat pour créer. Il nous faut inventer d'autres lieux à notre image, vider la place de toute allégeance au passé comme aux politiques. »

FRANÇOIS-XAVIER C'est ça qu'il faut mettre !

MARINA Oui, ben faut pas exagérer, on n'est pas condamné.

SIMON Est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer que notre texte prenne une forme hybride ? Il pourrait donc commencer comme un récit, et puis tout d'un coup un bout d'entretien surgit, et trouve naturellement sa place dans le récit, parce que le récit est le récit de cet entretien.

SARAH Ouais.

SIMON Et dans cette logique, on pourrait peut-être retrouver l'idée que chacun apporte sa version des faits.

MARINA Ce qui permettrait à Nathan, Ophélie, Mi Hwa et Thomas de prendre part à notre conversation. Mais je suis en train de me dire qu'on ne s'est pas vraiment exprimé sur le fond, à force de se focaliser sur la forme de notre parole. (*haussant la voix*) Je n'ai pas entendu beaucoup de gens s'exprimer sur le sujet de fond. Est-ce qu'on aurait forcément besoin de déterminer une série de questions précises, qui seraient forcément un peu réductrices, mais à partir desquelles chacun pourrait répondre, et prendre position, en exposant son angle de vue. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire comme ça, là, sur le vif ?

AMBRE Carrément !

SIMON Mais alors, précisons la question.

MARINA Mais justement, il n'y a pas de question !

TRISTAN Moi, je vais parler collectivement.

Rires collectifs.

MARINA Il y a une question très intéressante, qui avait été soulevée à l'occasion d'une rencontre organisée par « Lumière d'Août » : comment faire parler les taiseux ? Comment faire parler ceux qui ne parlent pas beaucoup. Tu te souviens, Karine ?

KARINE Oui.

TRISTAN Et comment faire taire les... ?

Rires de Duncan.

MARINA C'est vrai qu'on n'a pas beaucoup entendu Anaïs, FX et Yann...

TRISTAN Anaïs, avant elle parlait, mais depuis qu'elle s'est remise à fumer, elle n'a plus le temps.

ANAÏS Je fume trop je peux plus en placer une.

SIMON Anaïs qu'est-ce que tu en penses ?

MARINA C'est comme dans cet épisode de *Breaking Bad* que j'ai vu hier, où celui qui tient le *talking pill* (coussin parlant) a droit à la parole ! Prends le *talking pill*, Anaïs !

ANAÏS Pour revenir à cette idée d'entretien (*commentaires et chut ! de l'assemblée*), je trouverais très juste qu'il devienne un prétexte pour trouver le moyen de continuer à faire une aventure ensemble, quelle qu'elle soit. Et l'idée de rendez-vous réguliers pour se retrouver, et travailler, me paraît excellente pour construire ce collectif, même si vous n'avez pas employé le mot...

AMBRE On parlait plutôt d'un groupe.

ANAÏS Oui, un groupe d'acteurs qui fait venir des metteurs en scène pour les faire travailler — ce qui n'empêche pas de faire des mises en scène, des projets plus individuels. C'est essentiel que l'on puisse continuer à partager des expériences et à pouvoir en discuter ensemble. Je pense que c'est le moment de se questionner sur le système qui est mis en place. À quel théâtre rêve-t-on ? Qu'est-ce qu'on rêve de faire ensemble, et comment ? Et comment dialoguer avec les institutions, ou alors, faut-il être malins, et trouver des lieux, en toute indépendance, pour pouvoir réaliser des choses différentes ? On aura bien besoin de réunir toutes nos forces pour faire ce théâtre dont on rêve.

SIMON Moi j'aime bien cette question, je sais pas si on peut y répondre, mais quel est le théâtre dont on rêve finalement ?

ANAÏS Et comment le faire ? Comment ne pas se faire avaler, normaliser par le système qui est en place, où c'est en général le metteur en scène qui choisit des acteurs ?

MARIE Avant que l'on devienne des acteurs bien rodés et expérimentés (*la lampe fume*), avant qu'on ne se repose sur nos acquis, en se mettant à travailler moins, sans trop se mouiller, ce serait vraiment bien qu'on trouve les moyens de continuer à prendre des risques, en allant provoquer différentes personnes à qui on demande de travailler avec nous. Il s'agit en fait de prolonger l'esprit de l'école, où nous avons accueilli des metteurs en scène très différents, qui avaient leur questionnement, leur langage, leur direction... Du coup, on peut penser que pour les metteurs en scène, cela fasse école, puisqu'ils arrivent dans un groupe de travail en ordre de marche. Dans l'enthousiasme. Pour eux aussi, cela peut devenir un lieu d'expériences où la question de produire un spectacle n'est pas la première. On offre une espèce de laboratoire à des metteurs en scène.

AMBRE Un des buts à atteindre, c'est de réussir à le financer.

MARIE En tant qu'école ?

AMBRE Quelle que soit la forme que prendront nos projets futurs, je trouve important qu'on trouve les moyens que ce soit un vrai temps de travail, dans lequel il n'y a pas de privation. Je trouverais tellement fort de se dire : « Ok, on a deux mois devant nous, on est huit, on n'a rien, on appelle quelqu'un, et on fait. On est à l'origine de ce geste — en tant qu'acteurs. » Ce serait vraiment fort d'un point de vue intellectuel et artistique, mais aussi politique — je pense que cela ferait du bien à tout le monde.

SARAH Ce qui est intéressant dans ce que vous dites, c'est qu'il y a une tentative de transformer le système actuel. Mais le système est tellement immobile que même les acteurs finissent par croire que les choses ne pourront jamais fonctionner autrement. Pour cette raison, il est important que les acteurs reprennent la parole et proposent d'autres modes de fonctionnement et d'organisation.

Un temps.

SIMON Yann, tu as quelque chose à ajouter ?

YANN Quand je vous écoute discuter de notre plaquette, je pense à Banksy, cet artiste performeur anglais qui a piraté la sortie d'un disque de Paris Hilton, en achetant 500 exemplaires dans différents magasins. Ces disques ont été remixés par Danger Mouse, les titres et le design modifiés, avec des peintures, des poèmes et des photos retouchées ; puis les CDs avec leurs codes-barres ont été replacés dans les rayons. Ils s'arrachent une fortune sur les sites internet de ventes aux enchères. Moi, mon rêve, ce serait de piéger cette putain de plaquette.

MARINA La page te mord la main !

YANN Je ne sais pas à quel point on pourra se l'approprier, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'on a un devoir de vérité. Il y a des choses qu'on doit pouvoir se dire. Il y a des choses contre lesquelles j'ai besoin de lutter, en cherchant d'autres voies. On peut évoquer nos rêves, mais on doit aussi assumer la réalité qui nous attend à la sortie de l'école. Ce matin, on a eu deux heures de discussion autour des questions relatives aux allocations chômage. On mesure à quel point les choses vont être difficiles, et pourtant, on y va ! Et pourtant on sait qu'on va galérer. (*rire collectif*) C'est important pour moi de pouvoir questionner ce putain de système qu'ils nous ont foutu !

SIMON (*en riant*) On y va gaiement !

YANN Et c'est gai, ouais c'est ça, gaiement.

MARINA La fleur au fusil !

YANN Enfin, c'est ça que j'aimerais transmettre moi, en tout cas.

MARINA On pourrait se prendre en photo devant Pôle-emploi.

Approbation générale.

MARIE Ah ouais. Ça serait vraiment drôle, et ça raconte des choses.

Post-Scriptum



MARINA Ou alors on fait une photo piégée où on se sert du terme « promotion », comme une promotion de supermarché — le truc qui coûte le moins cher.

MARIE Du « moins 50% ».

KARINE Ouaiiiiiis !

YANN Il y a plusieurs manières de procéder. Il pourrait par exemple y avoir deux plaquettes.

MARIE Moi j'adore l'idée de Marina.

MARINA Une photo devant Pôle-emploi, enroulés de cellophane, avec écrit...

MARIE (*en chœur*) « Moins 50% ! »

MARINA « Buy one, get one free ! »

SARAH Oui, on pourrait aller dans le second degré, on est tellement sérieux tout le temps... Mais je suis superstitieuse, je préfère ne pas poser devant Pôle-emploi !

YANN Je reviens à mon idée des deux plaquettes. Un peu comme les albums piratés par Banksy, on pourrait faire une plaquette secrète, où on balancerait tout...

MARIE « Toute la vérité sur la promo 7 ! »

SARAH Excusez-moi, mais je voudrais préciser quelque chose. J'aime bien cette logique de piratage, c'est très excitant de chercher à déjouer les systèmes existants. Mais je tiens à dire aussi que l'Institution qu'est l'École du Théâtre National de Bretagne m'a beaucoup aidée dans ma construction personnelle. Je me dis qu'on nous donne la chance de pouvoir dire un certain nombre de choses importantes pour nous, de manière officielle, des choses qui peuvent même interroger l'Institution. J'ai toujours pensé que pour détourner un système, il faut le comprendre complètement.

(Quelques jours plus tard)

FRANÇOIS-XAVIER Je n'ai pas beaucoup parlé, pendant cette discussion, je suis plutôt quelqu'un de timide et discret, mais je veux vous dire le bonheur que je prends à travailler avec vous. J'ai très envie de pouvoir continuer à le faire. Je ne vous l'avais jamais dit, c'est l'occasion ce soir. Le fait de trop parler, quelque fois, me fait peur ; c'est sans doute pour cette raison que j'ai besoin d'être léger, de manier l'humour. Je ne demande que ça, qu'on se donne les moyens de travailler, d'agir et de créer ensemble. C'est par l'activité, de toute façon, quoiqu'il arrive, qu'on évite la mort. C'est juste en étant seul et inactif qu'on meurt, donc, quoiqu'il arrive... Il ne faut pas se laisser absorber par les questions d'organisation, l'essentiel, c'est qu'on ait cette envie d'être ensemble, et qu'on la fasse grandir. Ce n'est pas une affaire d'argent, avant tout j'ai besoin de rêver, de me nourrir de rêves. Votre présence auprès de moi est le plus beau cadeau que l'on puisse me faire ! Voilà pourquoi je n'ai pas trop parlé ce soir. Vous dire que j'ai confiance.

François-Xavier Phan



Cher ami,

J'espère que tout va bien là où tu es, et que tu es aussi heureux que la dernière fois qu'on s'est vu. C'était il y a trois ans maintenant. Si tu savais comme les choses ont changé pour moi à Rennes. Seulement 3 jours après le début de la formation, suite à mon récital sur les poèmes que j'avais choisis de Yannis Ritsos, Stanislas Nordey me mena la vie dure. Moi qui pensais avoir triomphé devant mes nouveaux compagnons de route, eux qui avaient ri et pleuré, moi tel un Gérard Philippe pensais-je à l'époque, et bien je me suis mis le doigt dans l'œil. En sortant de scène, fier de mon succès et de ce que j'avais produit, je sortais impatientement pour avoir l'avis de « mon responsable pédagogique ». Ce dernier m'a dit avec une froideur inattendue : « je n'ai rien entendu, tu te caches derrière des masques, tu es un grand tricheur, tu as des facilités mais tu triches, tu ne plonges pas dans les mots », et là, coup de grâce : « il y a un grand écart entre ce que tu m'écris dans tes carnets de bord, c'est-à-dire ce que tu veux atteindre par le théâtre, et ce que tu fais sur un plateau ». Et il ajoute, sans se préoccuper de ma blessure dans le cœur : « Il faudrait que tu répondes à la question : qui je suis, et d'où je viens. » Et à partir de ce moment-là : grosse claque !!! Il m'achève par ces mots : « tu es quelqu'un qui a plein de trucs dans son armoire, essaie de les oublier pendant les 3 ans de ta formation, parce que ça tu l'as déjà en toi de toute façon. Essaie maintenant de partir de ce que tu m'écris, de tes rêves véritables. » Du coup j'ai cherché à ne plus marcher masqué. À ôter toutes protections... Et finalement je me suis rendu compte dans tous les stages et dans les rencontres que j'ai faites, que toutes les techniques, ce sont finalement des stratégies pour revenir vers soi.

Si tu savais combien de belles personnes étaient sur mon chemin durant ces 3 ans. Nous formions chaque mois une nouvelle communauté. Une nouvelle aventure avec un metteur en scène, et à chaque fois une nouvelle tribu, avec un vécu intransmissible qui nous lie à jamais. Comme à Cesena où nous avons travaillé avec la Societas Raffaello Sanzio dans leur lieu magique qui rassemble toutes les générations. Pour rêver ensemble. Je pourrais te citer une dizaine de noms sans hésiter, mais une rencontre improbable et drôle m'a particulièrement marquée.

Le metteur en scène Bruno Meyssat avait appelé du renfort pour travailler avec nous. Il s'agissait d'Yves Delnord, ancien entraîneur de l'équipe de France de Tir. Après nous avoir formé, il organisa une compétition, et tu me croiras ou pas, mais j'ai remporté la médaille ! Et je me rends compte que ce n'était pas un événement théâtral mais c'était très révélateur de l'acteur, et de mon acteur. Je me rappelle exactement quelles étaient les conditions de la compétition, je n'étais pas très bon tireur, j'étais très appliqué, cela m'énervait, et en fait on ne peut rien faire quand on est énervé, on tire mal ! Et on vise un résultat et finalement en plein milieu de la compétition, on tire 10 fois, et au bout du quatrième coup je vois Simon et Romain qui étaient à côté de moi, qui étaient très concentrés, très bien placés, calmes comme des snipers en haut d'une tour, ils tiraient des 8 sur 10 tout le temps. Et j'ai lâché l'affaire après le quatrième coup je me suis dit « ça sert à rien je m'en fous, j'ai rien à perdre, je suis très mal placé mais je vais juste me faire plaisir ! » À partir de ce moment-là j'ai complètement changé dans ma tête, je n'étais plus du tout dans un esprit de compétition et j'ai commencé à n'aligner que des 10. Les uns après les autres. Tel Robin des bois au sommet de son art. Et finalement j'ai remporté la compétition alors que je n'étais vraiment pas parti gagnant. Ensuite Yves Delnord est venu me voir, et m'a dit : « c'est drôle d'un coup tu t'es mis à bien tirer, ta position s'est naturellement modifiée », alors que moi je n'en avais pas forcément conscience et finalement c'est juste le fait d'être dans le plaisir et d'avoir lâché la tension, cette envie d'être appliqué ou de bien reproduire la technique. Cette pure intention juste de jouer m'a permis d'aligner des 10. Je me suis rendu compte que la volonté d'être trop sérieux était aussi un masque. Et ce qui est beau dans le théâtre c'est justement d'oser le lâcher-prise, se lancer d'un ravin, sans avoir peur, sans vouloir trop maîtriser.



Rennes, le mardi 11 septembre 2012

Rencontrer des nouvelles personnes, mon ami, ce n'est pas seulement rencontrer de nouvelles techniques. Ce sont des corps, des voix, des façons de penser toutes différentes. On ne s'engage pas de la même façon avec chaque personne. Lorsque je travaille avec Stanislas Nordey, son corps en colère est très important au plateau, et quand je travaille avec Ivica Buljan, metteur en scène croate passionnant, ce sera différent car il a quelque chose de très terrien et bestial. Ou encore le travail avec Éric Lacascade, qui est un travail très physique et le travail de Simon Delétang, d'Éric Didry, de Pascal Kirsch mais là je m'arrête car je préfère te dire tout cela de vive voix tellement les mots me manquent. J'ai si hâte de te voir. Je viendrai te voir promis. J'ai pris goût au voyage aussi grâce au théâtre. J'ai découvert que l'acteur en formation est un nomade qui est sans cesse en adoption. Il faut savoir jouer avec les formes et se jouer des formes. Rentrer dans les rêves de quelqu'un pleinement pour mieux en sortir. Ce que j'ai aimé, c'est qu'il n'y avait pas qu'un maître au sein de l'école, mais une multitude de maîtres ignorants et émancipateurs, comme dirait Jacques Rancière que tu apprécies tant. C'était à moi de me rapprocher de ceux qui étaient le plus proche de moi. Je me suis rendu compte que la quête de soi ne peut se faire que soumis à l'épreuve. Revenir à l'origine.

C'est grâce à l'école que j'ai compris que je devais partir au Vietnam, mon pays de sang. J'ai dû pour cela refuser de travailler à la prison des femmes avec Christine Letaille, durant l'été alors que ce projet me tenait énormément à cœur, moi qui y avais déjà participé l'année d'avant. J'ai décidé de partir 3 semaines seul. Et j'ai compris enfin cette phrase : le théâtre, c'est une question d'honnêteté et d'origine. J'ai pu enrichir mon acteur en ayant conscience de tous les démons qui me poussent à agir sans creuser en moi, à agir masqué, masqué de fantaisie ou alors à l'inverse de trop de prudence ou de sérieux. J'ai pu comprendre quels étaient les différents masques que je pouvais porter dans la vie comme au plateau et en jouer. Il n'y a pas de pire esclave que quelqu'un qui se croit faussement libre. Riche de cet esprit critique éveillé, j'ai pu avancer très vite dans les différents textes et univers qui m'étaient proposés, et assumer une véritable fantaisie. Je pouvais alors devenir l'extension des rêves d'un metteur en scène avec la plus grande honnêteté envers moi-même et oser être à la hauteur de mes désirs de théâtre.

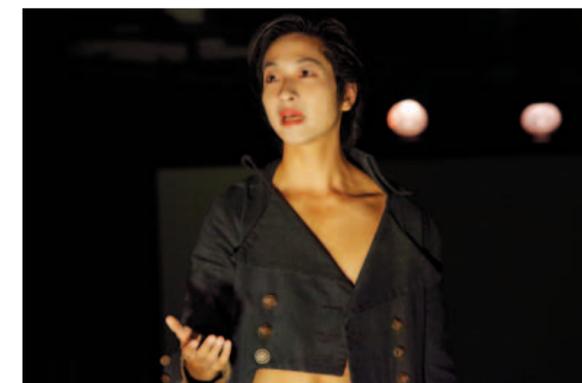
En espérant avoir de tes nouvelles très prochainement, et surtout en espérant te revoir vite, je te retranscris ces quelques vers du poète Yannis Ritos.

Je t'embrasse fort

Avec tendresse

François-Xavier

*La seule chose que j'ai apprise pour ma part, la voici :
quand on empoigne le coin de la table,
il s'agit bel et bien du coin de la table dans toute sa solidité,
et lorsqu'on étreint un sein,
on sait que les mains les plus fermes se mettent à trembler,
Et on est envahi du désir d'engendrer des milliers d'enfants
pour qu'ils puissent jouir d'un monde
dont on n'a pas eu soi-même le temps de jouir,
et peut être, après tout, le sait-on
- ce sein « prépare un doux lait de vaillance et de liberté ».
Bien sûr qu'on doit le savoir. Adieu.
Allons, ma veille maman, ne commence pas à te lamenter
- Non ?
te voici telle que je le souhaite. Une grecque ? Je t'ôte la vie, dis-tu ?
Je te laisse ta fierté.
L'ennemi ne te verra pas fléchir. Je le sais. Tu diras :
« Je suis fière de mon fils, - mieux vaut une poignée de cendres dignes
que mon fils contraint de s'agenouiller ». N'est-ce pas ?
Adieu, maman.
C'est avec cet amour, qu'un jour les croix de bois se couvriront de
bourgeons roses
- oui, jusqu'à ma propre croix, ma croix de pierre calcinée ;
et c'est avec cet amour, dis-je, qu'un jour nous ferons
Fléchir
ceux qui sèment la haine et l'injustice. Telle est ma consigne
bien qu'en cette heure je n'éprouve aucune haine
comme si je n'avais jamais connu celle-ci,
ou que je l'avais oubliée. Adieu.*



Nathan Bernat

La ballade des va-nu-pieds

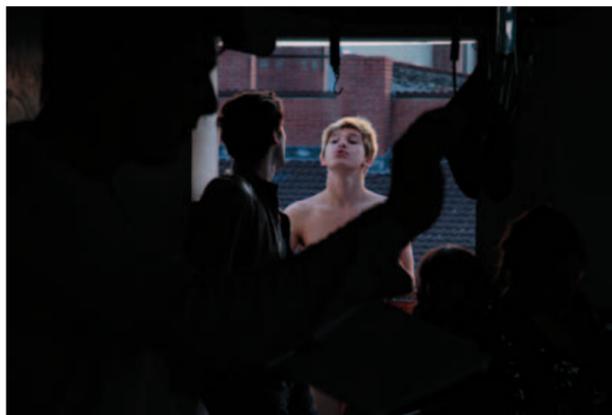
Il s'agissait de jouer sous la table.
Le téléphone a sonné
C'était le mois de la chemise
Et j'hibernais.
Je me suis réveillé et comme personne ne m'en a empêché,
Je me suis ramené dans le quartier des racoleurs.

En ce temps-là je ne comprenais pas ces étrangers,
Ces barbares, ces flibustiers
J'avais peur.
Je venais des Antilles,
Et je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Pourtant je parlais en voyage
Le bateau avait sa coque percée, l'eau entrain de partout,
Mais l'équipage tenait bon, les genoux serrés,
Venezuela, Chili, Argentine, oui c'était la Russie,
Où embarquèrent quelques autruches et deux trois marabouts.
Puis ça a fini par bicher pas mal entre nous.
Ensemble on apprenait à faire et défaire et refaire les nœuds,
Sans jamais oublier de ne jamais grandir.
Il s'agissait de continuer à jouer sous la table.

J'avais faim.
L'épreuve, c'était le premier gros poisson,
J'en connais qui sont tombés malade.
Les grecs n'accordaient pas droit de cité au poète.
Nous étions condamnés à nous séparer.
De ports en ports, le capitaine changeait.
Oh Gabily, sacré pirate !
Oh Rozenfeld, sacré flemmard !
Acteurs
Récitants
Colporteurs
Commérages
Tric-Trac
Caramboles,
Et les vaisseaux
Et les galères.
Et les naufrages,
« Un homme à la mer ! »
Bah, il reviendra.
Parfois, une mouche tourbillonnait autour de la loupiote,
projetant sur le mur une ombre terrifiante,
Nous étions alors debout,
Sur la table,

Parce que c'est fête !
Ô Pasolini ! Ô Ginsberg !
Sacrée Maya Bösch, j'ai appris ton kung-fu,
Puis j'ai rasé ma tignasse et fêté mes vingt ans.
Vingt ans ou l'amertume exilée.
Et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance,
Moi, l'enfant aux mains ridées,
À qui on avait prêté un bout de talent.
J'avais soif.
Ô Monsieur Didry, espèce de magicien
Aux saveurs de Brésil,
Mes rêves m'ont été rendus un moment, mais parce que mon sommeil



était trop profond je les ai perdus à nouveau.
Ah ! Certes, c'est dommage.
Supernova sur oreiller,
Fidèle témoin de mon insolent désespoir,
Je ne vous entends plus mes chers amis
Vay ! L'échec ne me connaît pas, dit-on.

Les festivals.
Fallait voir comme ça grouillait par là,
Tout ce temps passé à noter,
Journal de bord du Capitaine,
Penser -
Je l'ai noté je crois, peut-être
Ah non je l'ai pas noté, j'étais aux chiottes -
Sans jamais savoir si j'étais un pauvre garçon qui rêvait d'être poète
ou si j'étais un poète qui rêvait d'être un pauvre garçon.
Je n'avais pas le temps de jouer au vagabond,
Et c'était bon comme ça.
Le Tôlier a fait son entrée,
Fini le village
Finie la colère,
Je l'ai aimé le fourbe,
Et ma maison était devenue un théâtre,
Ce lieu d'où l'on voit,
Et tous ces corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent,
Jouaient à cache-cache et c'était toujours moi qui était trouvé le premier.
Il s'agissait de continuer à grimper aux arbres.

J'essayais de me faire pousser la moustache,
Et je regardais trop sagement l'empreinte que je laissais en or et argent.
Puis vinrent les démons.
Ah ! Ce qu'ils sentaient mauvais,
Je ne pouvais plus les porter alors, je les tirais -
C'est meilleur pour le dos.
L'amour est un rêve de jeune garçon,
Mais si on ne rêve pas,
Comment grimper aux arbres si on est en pleine mer.
J'ai étranglé une fille une fois,
C'était pour de faux mais elle est partie en chantant.
Pour la peine j'ai été égorgé, plusieurs fois.
Violences.
Et patati,
Et patatas pizza.
Puis j'ai perdu ma moustache,
On a cru que j'étais un génie,
Mais j'ai fait comme on m'a dit.

Voilà trois fois sept ans que je considère le monde,
Je suis l'espiègle qui crache sa fumée par le nez,
J'ai de la musique sous les ongles,
Ça sent l'orange sur mon pieu,
Pas de scandales pour les petites morts,
Alors jazz !
Joue sous la table
Grimpe aux arbres
Et les bateaux.
Le diable te tracasce ?
Ding ! Saoulons-nous je veux prendre des photos.
Salut à celui qui chanta !
Salut à ceux qui écoutèrent !
Va-nu-pieds.



La Rotta, Pontedera, Italie

Sara Amrous

UTOPIE...

Nous sommes le mercredi 7 mars 2012, je t'écris :

« le cri vient de loin, immense
la liberté a un prix
les Palestiniens qui sont avec nous m'apprennent tout, à nouveau, pour la 1ère fois
sur le plateau l'utopie advient
en un instant nous sauvons le monde
et nous savons bien que tout cela est faux
mais quand même ce sentiment que ça n'est pas complètement faux
les cultures qui s'entrechoquent
et tous ces spectacles que nous voyons ensemble
une envie de tuer le cynisme européen
un désir de faire bouger ne serait-ce qu'un peu les choses
suis toujours en colère face à ma propre ignorance ou face à celle des autres
être tolérant est un défi permanent
laisser sa place à l'autre aller vers lui
couper les jugements
que la plaie engendre de beaux fruits et non pas de la putréfaction
il faut dire, il faut dire
porter
délivrer
espérer, désespérer
chercher, chercher
et dire, dire encore, même mal, tenter
sauver quelque chose, ne rien sauver; essayer quand même
se heurter au vide, aux contradictions
rêver le monde, rêver le tuer, rêver le sauver
aimer, aimer
quelque chose qui se passe
quelque chose se passe
something is happening
tu disais le théâtre pas politique, ou cela un peu différemment
je ne sais pas
mais
le théâtre permet quelque chose
sauve quelque chose
quelque chose de plus grand que moi
liberté
un mal nécessaire
un bien difficile
une lutte
il faut être plus grand que soisara »



/.../ des acteurs comme ça, prêts à se pétrir, à se recuire à longs feux, pas encore rassis, ces acteurs, pas comme les assis /.../ toujours prêts ces acteurs, à prendre le risque de se dé constituer-le-modèle-je-moi-même-personnellement pour se reconstituer ailleurs éperdus, enrichis, vidés, ce serait bien aussi. Et un lieu pour ça : un lieu contrariant et amical, voilà ce qu'il faudrait encore. Un lieu pour l'urgence de prendre son temps.

Didier-Georges Gabily, extrait de «quoi?»

L'école.

Un lieu avec des contradictions où je me suis heurtée, où j'ai échoué, expérimenté, grandi. Temps de confrontation avec moi-même, mais aussi un moyen d'explorer différentes sortes de rapports aux autres et au théâtre. Pas de formule magique : du travail, des expériences, des méthodes; apprendre à bien se connaître ; quelque chose qui évolue en permanence.

C'est toi qui dois inventer le chemin. C'est ton travail qui devient force de proposition.

Se permettre d'être ce qu'on ignore et l'assumer, s'émanciper de toute autocensure ; réaliser le travail que cela exige ; de l'artisanat qui demande de la rigueur. Avoir de l'endurance, endurer la durée...Une façon de **détruire** et de **reconstruire jour après jour**.



/ Nudité.

Je suis au plateau ; séance de travail avec Stanislas Nordey. Comme souvent j'ai mes cheveux attachés en chignon-choucroute ; ma façon d'avoir le visage dégagé... Il me dit alors : « *Et si tu te détachais les cheveux ?* » et je le fais et avec ce geste j'ai la sensation d'être au milieu d'une scène absurde, je découvre ma propre nudité, ma pauvreté et je ris, et le rire se transforme en pleur et alors un sentiment de honte me vient, ma féminité qui se dresse et que je refuse et l'envie de me cacher, qu'on ne me regarde pas et en même temps, ce désir profond d'être regardée malgré tout et d'exister. Je suis cachée derrière mes cheveux et je tente de me contrôler avant de découvrir mon visage pour regarder Stanislas dans les yeux. Lorsque nos regards se croisent il me dit alors en souriant : « *S'il y a bien un endroit où l'on ne doit surtout pas choisir entre une partie de soi et une autre, c'est le plateau. Dans la vie peut-être qu'on arrive jamais à soigner toutes nos blessures qui font qu'on est sans arrêts divisé et que l'on a différents corps sociaux ; mais ta comédienne n'existe que parce qu'il y a tout ça...*

Je crois qu'il n'y a rien à ajouter... »

Tristan Rothhut

Rêver des îles,

Où suis-je maintenant Quelle scène de quel monde ?
 Que sont les choses qui choisissent de nous arriver pour toute notre vie ?
 Trois ans ont passé en peu de temps. Où sont-ils allés ?
 Et moi qu'ai-je fait de toute cette durée ? Suis-je devenu ces trois années ?
 Lorsqu'on me posait la question à l'époque je me reposais en répondant que
 j'étais encore à l'école

Personne ne m'a appris à penser ici Mais les personnages étranges qui passaient
 par là m'ont fait réfléchir
 Comme ils travaillaient Comme ils en parlaient Comment ils laissaient faire
 Quelque part entre jamais assez de temps et faire semblant d'en perdre tant
 Il y a le rêve du crâne de Yorick et il y a la réalité théâtrale d'une bande
 d'acteurs qui imaginent une aventure merdique et magique
 Sir Nic Ratshit (Christian Rist) raconte tout le temps que le théâtre est avant
 tout une pratique

Ici je n'ai pas appris à faire du théâtre ou bien à être acteur Je n'ai rien appris ici
 Mais pas comme au lycée ou au collège où je n'ai même jamais compris ce que
 je fabriquais là
 Maintenant je sais que j'aurais aimé que le collège et le lycée aient l'air un peu
 plus d'une école de théâtre
 Autant dire autrement Pas mal de temps Dans un endroit en dehors du monde
 D'où voir l'envers du monde
 Je commence à connaître ce que je ne savais pas qui était déjà là
 On trouve on trouve toujours et donc on continue de chercher
 Pas de bagages pour ce genre de voyage mais des rencontres
 Même les pièces traversées Les textes dangereux appris par cœur Mes expériences
 ne m'appartiennent pas



**Rêver des îles,
 c'est dire que l'essence de
 l'île déserte est imaginaire
 et non réelle,
 mythologique
 et non géographique.**

Cher Vieux Chien de Feu (François Tanguy) n'arrête pas de répéter qu'on ne rentre en scène que pour en sortir
 J'espère sans cesse que c'est vrai

Résister veut dire se tenir debout
 J'espère un peu que vivre du théâtre ne signifie pas gagner assez d'argent en faisant pas mal de spectacles
 Je ne rêve pas à des projets mais d'être une trajectoire qui croise d'autres trajectoires
 D'éprouver différents processus de création D'en inventer de nouveaux De répondre à l'imprévu
 J'ai envie de jongler entre l'acteur qui ne désire que jouer et un autre qui préfère rester à regarder ce qui se passe
 Danser sans être un acteur qui danse Chanter Est-ce que je suis comédien ou musicien ou bien peintre puisque je ne
 sais pas peindre

Je sais bien que ce n'est pas vrai de dire que je n'ai rien appris ici mais c'est très vrai de le dire
 Ainsi je dis que Briac le responsable des études Anne le CAP (Conseiller Artistique et Pédagogique) Audrey la secrétaire
 de l'école André les clefs de la réserve accessoires Patrick le gardien Jean-Jacques le dresseur de tables ont aussi été mes
 professeurs
 Et je dis au nouveau responsable pédagogique de l'école que j'aimerais assez travailler un jour avec les élèves et apprendre
 avec eux ce que je n'aurais jamais pensé tout seul
 Qu'eux seuls peuvent me faire comprendre à présent
 Précisément parce qu'ils sont à l'école

Quant à Mi Hwa Thomas Ophélie Romain Marie Marina Karine Nathan Duncan Ambre Simon Anaïs François-Xavier Yann et
 Sarah – mes labadens – je ne sais pas si tous nous sommes amis maintenant mais au moins nous nous sommes rencontrés et
 je sais que rien ne m'attachera de la même manière avec d'autres actresseurs que ceux-là avec qui j'ai partagé ça – un groupe
 en formation – et de ça je serai toujours un détachement et tout

Karine Piveteau



JEU

« L'école c'est comme un manège, un manège à sensation, comme les montagnes russes, oui c'est les montagnes russes : plus tu fais de tours, plus tu as envie d'en faire. Tu es comme un gamin, c'est un jeu. Parfois tu as envie de vomir, tu voudrais descendre mais pour ça il faut attendre la fin du tour et quand le tour est fini, tu ne veux plus descendre, tu veux recommencer. Jusqu'à ce qu'on te dise qu'il est tard et que le manège va fermer. Et tu descends en pleurant. »

ET LE CHOC DE NOS CRIS JUSQU'À CE QUE NOUS JAILLISSIONS À NOTRE LIBERTÉ

Joyce, *Finnegans*

Wake

Qui a dit : « L'acteur est beau aussi de tout ce qu'il pourrait faire et qu'il ne fait pas » ?

Tout est matériau,
chaque journée est
une représentation

VIE

Les bateaux !

Le sérieux, mon garçon,
est une question de
rapport au temps. Il naît
d'une surestimation de
la valeur de ce dernier.
Herman Hesse

TCHERNOBYL, FUKUSHIMA, que devient le théâtre face à ce nouveau pacte faustien ?

BOUE



Une expansion de l'âme si grande que celle-ci est capable d'embrasser tout l'univers

Une devise militaire dit : « Ne lâche pas tes fusils », je préfère celle des fermiers : « Marche avec les saisons ». Julian Beck

J'ai toujours détesté les discussions de groupe. J'ai écrit ce texte suite à l'une d'entre elles, au cours d'un atelier en mars 2011. Je l'ai ensuite oublié, il est resté caché au fond de mon ordinateur pendant plus d'un an. Début septembre 2012, après une autre discussion, j'ai voulu en faire cadeau à l'ensemble du groupe. C'est Ambre qui l'a lu. Parce qu'on a grandi et que les discussions qui donnent envie de vomir sont nécessaires. Aujourd'hui, je dois admettre que j'ai fini par aimer ça.

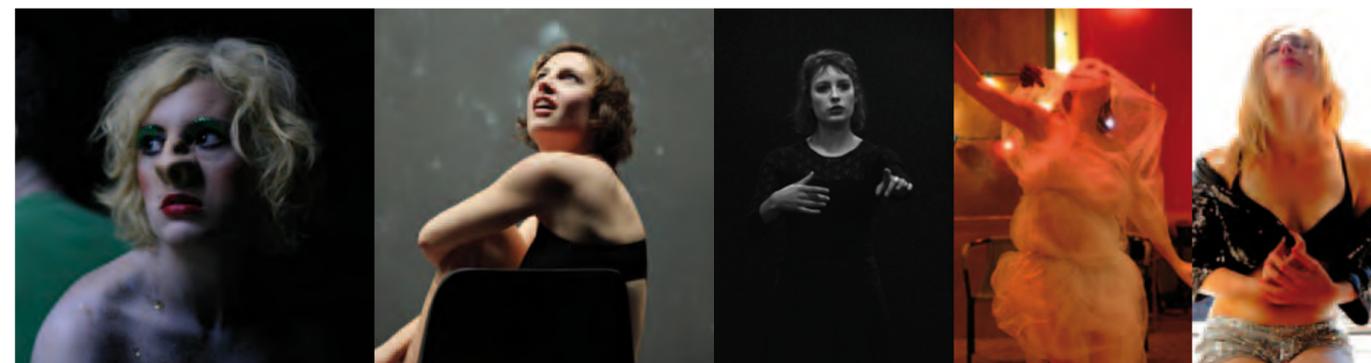
Manifeste du poseur de bombes

Marcher marcher marcher moucher la morve des autres de ceux qui parlent dégoulinent autour de la table roulante trop grande pour les conciliabules et la sincérité trop petite pour les banquets la joie et l'ivresse.

Comment faire pour ne plus entendre ne pas être obligée d'écouter balivernes sornettes et bilevesées de ces moralisateurs trop orgueilleux pour être entendus le droit à la parole devrait être retiré à certains OBLIGATION D'ÉCOUTE = VIOLATION DE LIBERTÉ même au théâtre j'ai le droit de partir putain de moralistes sorciers imposteurs de la parole et de la pensée du charbon dans vos cerveaux de la naphthaline dans vos corps et du tabac dans les oreilles Je ne veux plus avoir à rester autour de cette table d'Alcatraz à écouter les plaintes des cul serrés de la terre qui ont réussi à infiltrer les théâtres pas étonnant puisque le théâtre aujourd'hui est une vessie séchée pendue au plafond d'un bar de Bruxelles dans leur yeux il est rien moins qu'un esclavage LE SENTIMENTALISME EST UN ESCLAVAGISME je demande le droit à la non écoute je veux sortir de table sans vomir à la fin sans avoir à ravalier mes lames de rasoir ok je suis la méchante je m'en fout mais fermez vos gueules fermez vos egos au moins pour une minuscule petite journée allez pleurer sur vous-même mais ne me le faites pas savoir putain j'en ai rien à foutre de vos petites misères si ridicules face à ce qui devrait vous animer Ne me dites pas que c'est de la colère s'il vous plaît ne vous avilissez plus La vague bleu marine elle vous ressemble vous savez Votre bonne conscience foutez-vous-la au cul si toutefois elle passe vous n'êtes pas digne de ce théâtre qui ne nous réunit plus Qu'il meurt avec vous le théâtre puisqu'il vous ressemble Rien de révolutionnaire en vous rien de vivant rien d'artistique endormez vous dans votre coton lui seul pourra vous sauver vous ne méritez pas d'être écoutés et si oui alors on peut effectivement affirmer que le théâtre est inutile et c'est votre faute acteurs indignes vous assassinez l'art tous les jours et anéantissez la beauté y a-t-il un crime plus grand ? Vous ne vous méritez pas vous-mêmes Si vous aviez le courage de vous pendre je pourrai peut-être vous pardonner mais je sais que vous en êtes incapables : vous l'auriez déjà fait !

Puisqu'il ne me reste que les bombes je vous promets un sept novembre flamboyant rugissant une apocalyptique chevauchée des walkyries un attentat inoubliable contre cet art qu'il faut tuer puisque vous l'avez infesté de votre morale empoisonnée L'euthanasie est la meilleure solution Car je crois en l'être humain Vous vivants j'ai peur pour ceux à qui il reste un peu de cette humanité en nectar Votre contact me contamine déjà : je reste assise et me tais depuis des mois Il faut que mon apathie cesse Je vous promets de me battre Un temps viendra où vous yeux s'ouvriront et la vérité vous consumera Alors Justice sera faite Du seul silence naîtra la parole et la pensée s'inscrira dans la chair

Je te dédie ce manifeste, terroriste de ma vie Nous construirons notre monde né d'un amour sans compromis dans l'acte le plus radical que nos corps aient rêvé à force d'unions sismiques improbables



Mi Hwa Pyo

Sarah Kane

Stanislas nous a demandé il y a trois ans, à l'entrée dans l'école, de faire un récital sur un poème auquel on était attaché.

Avec Stanislas, les livres ne nous ont pas lâché pendant ces trois ans.

Des auteurs qui me bouleversent : Pasolini quelle découverte !

Mais mon favori, et celui qui me vient en premier est 4.48 Psychose de Sarah Kane. J'ai d'ailleurs passé le concours avec...

un visage

néant

vide

route

route

route

ciment

l'oeil

peur

pur

chut

elle

là

regardant

regardé

Toi

Par toi

renversé

détruit

la notre

le tiens

un bout de

ta défaillance

resté

restant

Et pourquoi ce trouble quand je rencontre ce livre ? Je ne sais pas... J'étais en train de chercher un texte pour mon projet personnel à la sortie du conservatoire et dans une bibliothèque, par hasard, j'ai commencé à le lire. Il m'a purement bouleversé. Je ne sais pas pourquoi et je n'ai pas encore la réponse : quelque chose me frappait dans la poitrine, je me rappelle que je ne pouvais qu'être avec ces mots, avec elle à ce moment-là. J'y étais attachée. Je le suis encore...



Le Tibet

Quand j'avais 12 ou 13 ans, je regardais un documentaire qui présentait ce qui se passait au Tibet. On voyait vraiment comment les soldats chinois arrivaient dans le village, chassaient les habitants, et comment les Tibétains se défendaient, on voyait tout en détail. Incompréhension: Pourquoi les grands pays capables d'agir restent-ils en retrait ? Cela dure depuis plus de 20 ans. Et du point de vue de la Chine, puisqu'il s'agit d'un conflit intérieur, il n'y a aucune intervention extérieure...

Je n'ai pas la capacité de comprendre comment on ose envahir un pays par la force.

Je viens de la Corée du Sud...



Trois spectacles m'ont récemment marquée

Sur le concept du visage du fils de Dieu de Romeo Castellucci : son fil conducteur artistique, lucide, nous conduit à cette prise de conscience universelle: l'impuissance de l'homme.

Te hare invencible con mi derrota d'Angélica Liddell : elle au fond de la scène face à ces violoncelles... Elle se mutilait, se pinçant la peau jusqu'au sang, se la taillant... J'avais envie de lui dire « Arrête ! ». Elle m'a gênée, elle m'a choquée... Elle m'a fait réagir. J'étais juste au bord de la scène. C'était comme un appel...

Et Warlikowsky, *les Contes shakespeariens* ; les acteurs, la langue polonaise m'a littéralement touchée.

« C'est là »

J'ai senti à un moment que ça arrivait, que « c'était là », pendant l'atelier avec Thomas Jolly. Il nous a demandé de préparer un petit spectacle et la commande était d'arriver à dire « je suis ta mère ».

À la fin, je me suis dit « c'est là », c'est juste - je me sens bien là-dedans.

Mihwa



Ophélie Maxo

Durant le temps de réflexion de préparation de ce journal, Ophélie Maxo était loin du TNB. Engagée dans une aventure artistique avec le Workcenter à Pontevedra en Italie, c'est de là-bas qu'elle a réagi à la proposition de faire évoluer le projet plaquette de sortie de sa promotion. Elle manifestait nettement son refus de se voir avalée dans une machine à « prostituer les acteurs » (exercice Grotowski). Mais le projet rédactionnel a fortement évolué et elle a vécu ce processus de manière inconfortable, comme elle en témoigne dans le mail qu'elle a adressé et qu'elle a souhaité partager dans cette publication.

Réponse à la rédaction de l'objet plaquette ...

... Ce n'est pas une plaquette ok, c'est un journal, bien.

Quel est donc le sujet
Quel est le rapport avec le théâtre, pourquoi le faisons-nous ?

Oui ce texte ne sera pas truffé de « plein » de petites anecdotes et/ou citations d'auteurs connus et reconnus comme marqueur d'une pensée correcte, bien pensante, validée au panthéon de l'univers théâtral.
Non je n'ai pas envie de parler de Pasolini, je ne le connais pas assez. Non je n'ai pas envie non plus de parler de mon rapport à Pasolini
... à personne d'ailleurs
Ça me fait chier !

Ça me semble moins important de :
Attention nous y allons, nous y sommes, vers une prochaine guerre pas belle parce que médias et parce que mensonges.
Attention dictat sur comment être ou ne pas être, sur ce qui est bon de penser ou pas sinon on vous bombarde littéralement.
Voilà c'est ça qu'il faut dire et redire et dire encore jusqu'à plus de souffle, plus de souffle! Aujourd'hui.

Garde fou / ne pas oublier / ne pas « pas vouloir voir » / ne pas dormir quoi !

Et je ne pense pas qu'on n'ait pas vraiment besoin d'entendre ça:

Qui se soucie aujourd'hui de tous les crimes pédo-criminels (voir actualité) et de tous ces notables qui, impunément, s'en donnent à cœur joie (voir liste de Laurent Louis) ?
Qui prend le temps d'écouter Thierry Meyssan sur la Syrie ?
Qui prend le temps de se demander où sont passés les 200 milliards de la réserve internationale libyenne ?
Pourquoi personne n'est choqué quand Fabius (sang contaminé) dit sur la Syrie que « notre réponse sera foudroyante et massive » et que son « président ne mérite pas d'être sur la terre » ?
Pourquoi personne n'est choqué des commandes de sondage sur « Les français ont-ils peur des musulmans » et de la manifestation qu'il y a eu à Paris ces semaines dernières incriminant les musulmans comme fauteurs de troubles en France et de toutes ces émissions « Islam un problème » ?
Pourquoi Israël, seul pays à commettre l'apartheid avec la bénédiction des Nations Unies a le droit en Amérique de faire de la pub disant « L'arabe est sauvage, soyez nos alliés pour détruire le sauvage » ?
Pourquoi tous ceux qui ont voté Hollande ne lui demandent pas de rendre des comptes par rapport aux traités européens ?
Pourquoi depuis une semaine maintenant Israël extermine les Gazaouis et personne chez Hollande ne dit rien ?
Pourquoi la France est le seul pays à avoir reconnu les rebelles syriens comme représentants de l'État syrien ?

..... et j'en passe

violence !

Personne ne veut entendre
cet objet / publication / plaquette / journal, appelons-le comme on voudra, participe à plus grand que lui dans un processus dont nous faisons tous partie, théâtre ou pas, à savoir que tout n'a qu'une valeur, tend à n'avoir qu'une valeur (de manière déguisée ou pas) marchande ou prétexte de guerre. Sinon on vous bombarde littéralement.
Je reste choquée de l'objet où l'on dit « Parole libre » et que ma parole, dit-on, tombe à plat, hors contexte, n'est pas à sa place .

Il y a des choses plus importantes à défendre.
Il y a un peuple qu'on extermine sous prétexte de Dieu, pétrole et intérêts économiques.
Il y a des choses plus fortes dans lequel j'ai envie de mettre de l'énergie, comme continuer à m'informer à mon niveau bien sûr, sur toute cette « canaillerie » mondiale et ces ramifications à notre échelle (et pour moi il y a lien, fils à tirer en rapport avec cet objet).
Je n'ai effectivement pas de talent d'écriture, pas de photos qui me mettraient en valeur, pas d'anecdotes croustillantes sur le théâtre pas de pensées non plus originales et révolutionnaires sur le théâtre ...
Bataille inutile...
No interest

La question primordiale :
look across the windows and see what's happen outside a disaster

shame on us to let government drive the world with bomb and blood.

Je finirai par :

Que vive la Palestine!

* we all have the righth to live
(le corps sacré de l'être humain n'est pas la propriété de l'État encore moins propriété foncière. J.Beck) .

dixit XXX
gagner au loto pour engager d'incorruptibles avocats et porter plainte contre ceux qui abusent du pouvoir et nous taxent pour lancer leurs bombes.

Escrocs !

Et si c'était chez nous ?

7 Promotions

2009-2015

